

**NOUVEAU SYSTEME
D'EDUCATION POUR
LES ECOLES
PRIMAIRES, ADOPTE
DANS LES QUATRE...**

Charles Philibert : de Lasteyrie



121

432.2

**NOUVEAU SYSTÈME
D'ÉDUCATION.**

IMPRIMERIE DE LEBLANC.

NOUVEAU SYSTÈME D'ÉDUCATION

POUR LES ÉCOLES PRIMAIRES,

ADOPTÉ DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Exposé de ce Système; Histoire des Méthodes sur lesquelles il est basé; de ses Avantages, et de l'importance de l'établir en France.

Par le Comte CHARLES DE LASTEYRIE,

Membre des Sociétés Philomatique, Royale d'Agriculture de Paris; Royale de Suède; Royale des Sciences de Goettingen; Economique de Leipsick; des Amis du Pays, de Valence; d'Agriculture du Mecklenbourg; d'Agriculture de Turin; Philosophique d'Amérique; Royale de Naples; Vétérinaire de Copenhague; des Géorgophiles de Florence, etc.



Populus intelligens et sapiens, gens magna.
(DECT. 4.)

A PARIS,
CHEZ DETERVILLE, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N.° 8.

1815.

632.2

125

NOUVEAU SYSTÈME D'ÉDUCATION,

APPLIQUÉ AUX ÉCOLES PRIMAIRES,

ET ADOPTÉ DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

*Principes et Mécanisme du nouveau Système
d'Ecoles primaires.*

DEUX hommes, Lancaster et Bell, se sont rendus célèbres en Angleterre, par les découvertes, ou plutôt par l'application heureuse qu'ils ont faite de différentes méthodes d'éducation, imaginées, ou même pratiquées partiellement, soit en France, soit dans d'autres parties de l'Europe.

Lancaster gouvernait une Ecole à Londres, en 1798, lorsque, vers la même époque, Bell faisait l'essai de son Système à Madras. Le premier employa d'abord les méthodes d'instruction généralement en usage. Mais le nombre de ses élèves augmentant chaque jour, sans que les moyens pécuniaires augmentassent en proportion, Lancaster s'appliqua, en 1801, à chercher une méthode

d'éducation plus économique, plus simple et plus facile. Il fit des essais, et parvint bientôt à organiser son Ecole, d'après les principes et la pratique qui sont aujourd'hui généralement adoptés en Angleterre.

Bell vint dans le même pays, et fonda son système, qui diffère de celui de Lancaster en quelques points, ainsi que nous le dirons plus bas. L'un et l'autre ont provoqué un intérêt général en Angleterre, et ont animé le zèle et la bienfaisance de toutes les classes supérieures. Mais l'esprit d'intolérance religieuse qui règne plus sourdement parmi les sectaires de la religion anglicane, que partout ailleurs, a excité contre Lancaster une opposition indirecte, qui, loin de porter atteinte à ses principes sages et libéraux, n'a servi qu'à les faire triompher, à augmenter le nombre de leurs partisans, et en a rendu l'application plus générale : Bell lui-même a adopté plusieurs parties de cette méthode. La conduite peu mesurée de Lancaster, l'ivresse de ses succès, l'oubli de ce qu'il devait à ses amis et à ses protecteurs, n'ont pu refroidir le zèle des partisans de son Système d'Education. « La conduite de Lancaster, est-il dit dans le rapport de la *Société des Ecoles pour l'Angleterre et pour l'Etranger*, a été si peu conforme aux devoirs de la raison et

de la justice, qu'il a fallu abandonner l'inventeur, ou abandonner le système; mais on n'a pu hésiter dans cette alternative; il a été son propre ennemi, et l'instrument de l'abandon où il se trouve. La société ne permettra pas que celui qui a fondé un si bel édifice, le détruise lui-même; non, elle protégera, elle embellira ce temple, et s'efforcera de réunir sous ses voûtes augustes toutes les nations de la terre ».

L'Ecole de Lancaster, qui, d'abord, avait été portée à trois cent cinquante élèves, s'étendit, en 1804, jusqu'au nombre de sept cents, par le moyen des souscriptions particulières; et un an après, elle s'éleva à mille. De nouvelles Ecoles furent fondées successivement, non-seulement dans toutes les parties de la Grande-Bretagne, mais aussi dans différents endroits de l'ancien et du nouveau continent, ainsi que nous l'exposerons.

Une expérience de plusieurs années, et de nombreuses applications, prouvent qu'un seul maître peut enseigner à bien lire, écrire, calculer, à mille enfans, à leur donner des principes de morale et de religion, quelques notions d'histoire et de géographie, et à les maintenir dans l'ordre, la soumission, sans autre secours que celui des enfans les plus avancés, choisis dans les différentes classes dont se composent ces Ecoles.

Le nombre considérable de ces élèves a occasionné, en Angleterre, la construction d'Ecoles plus vastes et mieux appropriées au nouveau Système, que n'étaient les anciennes. Lancaster a publié, en 1811, un petit ouvrage avec figures, intitulé : *Vues et Direction pour construire, disposer et ordonner les Salles d'Ecole, d'après le Système anglais d'Education* (*). Cet ouvrage pourra servir en France, non-seulement pour la construction de ces salles, mais aussi pour faire connaître l'arrangement et les dispositions internes nécessaires au mécanisme de ce Système. Les salles ont une forme parallélogramme; elles sont percées de fenêtres sur les deux côtés, ont, à l'une de leurs extrémités, deux portes, dont l'une sert d'entrée et de sortie, et l'autre communique à une cour intérieure. L'extrémité opposée est garnie d'une estrade élevée, sur laquelle est le siège du maître, et vis-à-vis celui-ci, la place que doit occuper l'enfant qui a le commandement et l'inspection générale de l'Ecole. La salle est garnie de tables peu larges et un peu inclinées, qui servent à écrire, et de bancs, sur lesquels s'assoient les élèves. On

(*) *Hints and Direction for building, fitting up, and arranging School-Rooms on the british System of Education, by Joseph Lancaster. London, 1811.*

conserve, entre chaque rangée de tables et de bancs, la distance nécessaire pour le passage. L'espace qui se trouve entre les bancs et les murailles est assez large pour que les enfans puissent passer librement, et se ranger par divisions, vis-à-vis des murs latéraux.

Chaque Ecole est divisée en huit classes, pour ce qui concerne l'enseignement de la lecture et de l'écriture, qui a lieu simultanément; et en douze classes, pour l'enseignement de l'arithmétique. Lorsqu'un enfant se présente à l'Ecole, on l'examine, et on le place dans la classe qui lui convient. On écrit sur un registre son nom, son âge, la profession et le domicile de ses parens. La première classe, en rang numérique, est celle des commençans, qui apprennent l'*A*, *B*, *C*. Elle est placée à l'une des extrémités de la salle, vis-à-vis l'estrade sur laquelle siège le maître. Les classes suivantes se placent à la suite sur un ou plusieurs bancs, d'après le nombre d'enfans dont elles sont composées. Une classe peut être de dix, de vingt ou de cent enfans, etc., chacun devant être classé d'après le degré d'instruction qu'il a acquis. Cette différence dans le nombre des individus dont les classes se composent, n'apporte aucun changement, ni aucun obstacle dans le plan général d'instruction.

Voici les gradations observées dans la formation des classes, et les différentes instructions qu'elles reçoivent.

Classes pour la Lecture et l'Écriture.

- 1^{re}. classe. . A , B , C.
- 2^{me}. Mots ou syllabes de deux lettres.
- 3^{me}. *Idem*, de trois lettres.
- 4^{me}. *Idem*, de quatre lettres.
- 5^{me}. *Idem*, de cinq et six lettres, et
au-dessus.
- 6^{me}. Mots de deux syllabes.
- 7^{me}. Lecture courante.
- 8^{me}. Composée des enfans de la septième
classe, qui savent parfaitement
lire et écrire.

Classes pour l'Arithmétique.

- 1^{re}. classe. . Pour apprendre à tracer et à com-
biner les unités, les dizaines, etc.
- 2^{me}. Addition.
- 3^{me}. *Idem*, composée.
- 4^{me}. Soustraction.
- 5^{me}. *Idem*, composée.
- 6^{me}. Multiplication.

- 7^{me}. classe. . *Idem*, composée.
 8^{me}. Division.
 9^{me}. *Idem*, composée.
 10^{me}. Fraction.
 11^{me}. Règle de trois.
 12^{me}. Pratique.

Chaque classe est commandée, enseignée, inspectée et maintenue dans l'ordre par un commandant et par un inspecteur de classe, qui sont aidés par des sous-commandans et des sous-inspecteurs, dont le nombre est déterminé d'après celui de la classe, dans la proportion de dix à douze. Il y a, en outre, un commandant général et un inspecteur général. Le premier est placé sur l'estrade, au-devant du maître. Il peut voir d'un coup-d'œil tous les élèves, et il examine si les ordres donnés s'exécutent, si chacun est à son poste, et à la leçon qu'il doit suivre. Sa principale fonction est de recevoir les différens ordres du jour donnés par le maître ou préfet, de les transmettre aux commandans de classes, de leur remettre les tableaux des leçons. Il voit si les commandans sont présens; il les remplace, en cas d'absence, par les élèves portés sur un registre. Il tient aussi un registre général, sur lequel sont inscrits les noms des enfans qui assistent à l'Ecole,

avec les notes qui concernent la conduite et le savoir de chacun.

L'inspecteur général est, ainsi que le commandant général, choisi parmi les élèves les plus habiles et les plus distingués de la huitième classe. Il est placé à l'extrémité du dernier banc de la huitième classe. Il tient un registre de tous les inspecteurs. Il les examine, les nomme, les surveille. Il examine aussi les élèves des différentes classes, et les fait monter à une supérieure. Mille enfans peuvent subir un examen dans l'espace de deux jours.

Les commandans de classe reçoivent les ordres du commandant général, ainsi qu'il a été dit ; ils les transmettent à leurs classes respectives, et les font exécuter. Ils sont, ainsi que les inspecteurs, pris dans une classe supérieure. Les uns et les autres doivent connaître parfaitement les fonctions qui les concernent, et la manière de les remplir. Ils sont distingués par une plaque suspendue au col, sur laquelle est écrit : *Commandant de la première classe pour la lecture ; Commandant pour l'écriture, pour le calcul*, et ainsi des autres classes.

L'inspecteur de classe veille à ce que les ordres donnés par le commandant soient exécutés ponctuellement. Il examine, en parcourant les rangs,

les écritures tracées sur les ardoises, et fait son rapport au commandant, sur la manière dont elles sont exécutées. Il reprend et punit les élèves qui manquent à l'ordre ou à leurs devoirs. Il va chez les parens des enfans qui ne se sont pas rendus à l'Ecole, et leur demande la cause de cette absence, etc. Il est aussi le premier à l'extrémité du banc, derrière le commandant, qui se trouve toujours placé hors des rangs, et à la tête de sa classe.

L'Ecole commence à neuf heures du matin, et se ferme à midi, en été et en hiver. Elle s'ouvre à deux heures du soir, et se ferme à cinq heures pendant la belle saison, et à quatre heures et demi lorsque les jours sont courts. On défend l'entrée aux enfans qui arrivent après que les exercices sont commencés, et leurs noms sont inscrits sur un registre.

Le commandant général fait l'appel des commandans et des inspecteurs. Ceux-ci suspendent au col la marque distinctive qui dénote leur grade. Ils se placent à leur poste ; ils inspectent leurs classes, et donnent les ordres pour que tout soit prêt au travail. Les commandemens sont peu nombreux et très-laconiques, de sorte que les enfans les saisissent sur-le-champ, et sont bientôt capables de les donner eux-mêmes. Les commande-

mens s'expriment par un seul, ou par un très-petit nombre de mots; tels sont, par exemple, les suivans : *Attention, front, droite, gauche, montrez ardoises, nettoyez ardoises, etc.*

Un signal ou espèce de télégraphe placé à la tête de chaque classe, sert, non-seulement à indiquer leur place respective, mais à faire connaître au commandant général, que les ordres qu'il a donnés sont exécutés, et que l'inspection du travail est terminée. De sorte que toutes les opérations, toutes les positions, tous les mouvemens qui doivent être exécutés par chaque individu, par chaque classe, ou par l'Ecole entière, se transmettent avec autant d'ordre que de promptitude.

Mon projet n'étant pas de faire connaître ici tous les détails des méthodes pratiquées dans le nouveau Système d'Education, je me contenterai d'ajouter à ce que j'ai déjà dit, quelques renseignemens, qui peuvent en donner une idée générale, et en faire concevoir toute l'importance. Je me crois d'autant plus dispensé de cette tâche, qu'elle doit être remplie par M. O Moran, qui a conduit lui-même une Ecole à Londres, et qui se propose d'en diriger à Paris, et de publier un ouvrage où l'on trouvera le développement du Système, les pratiques et les renseignemens propres à éclairer et à guider les personnes qui

voudraient fonder des Ecoles dans la capitale ou dans les départemens. On peut consulter, sur le même sujet, l'ouvrage de M. Lancaster, intitulé : *Système anglais d'Education* (*).

Les leçons d'écriture, de lecture et de calcul se dictent d'abord de vive voix par les commandans de chaque classe, et sont écrites par les élèves sur des ardoises; chaque opération, après avoir été terminée, doit être soumise à l'inspecteur, qui prend des notes. C'est ainsi que marche le travail.

Les leçons qui ont été dictées, et que les enfans ont tracées sur leurs ardoises, se répètent à haute voix, par le moyen de tableaux attachés contre les murs de la salle. A cet effet, les classes sortent de leurs bancs, et vont se ranger par pelotons de dix ou douze élèves, sous la conduite d'un commandant, qui les fait épeler ou lire sur le tableau, sans parler, et avec le seul signal d'une baguette. La même chose se pratique pour les leçons d'arithmétique. Ces leçons se donnent, soit sur les bancs, soit à différens endroits de la salle, avec le plus grand ordre, et sans que l'opération ou le mouvement d'une classe puisse interrompre

(*) *The british System of Education being a complete Epitome of the improvements and inventions practised at the royal free Schools. London, 1810.*

ou distraire les autres. Les enfans, en changeant de place, et en faisant le tour de la salle, suivent une marche réglée, frappent une main contre l'autre, et cadencent leurs pieds, même lorsqu'ils sont stationnaires. Ces mouvemens ont été imaginés, afin de les empêcher de produire quelque désordre avec les pieds ou avec les mains. Ils ont tous le chapeau fixé sur le dos, au moyen d'une ficelle, et tiennent les mains dans la même posture, lorsqu'ils prennent des leçons sans être assis; toujours pour prévenir les mêmes inconvéniens.

On peut observer que l'enfant qui instruit, et celui qui apprend, n'ont besoin, l'un et l'autre, que de savoir une seule chose, ou de faire attention à une seule chose. Ainsi l'instruction qui commence par le tracé des lettres sur du sable, et qui conduit graduellement à la lecture et à l'intelligence des livres, est facile, et s'acquiert promptement avec le secours d'un seul maître pour plusieurs centaines d'élèves. On trouve souvent des enfans qui apprennent, par cette méthode, à lire, à écrire et à calculer dans l'espace de six ou huit mois. Chaque individu est avancé en raison de ses progrès. Mais comme le cours d'instruction dure ordinairement l'espace de trois années, les enfans qui sont doués d'une plus grande aptitude, et qui parviennent dans la septième ou huitième classe à la fin de la

première ou de la seconde année, reçoivent, dans ces deux classes, des instructions de morale, des principes généraux de religion, des notions d'histoire, de géographie, et par les lectures qu'on leur fait faire de recueils composés à cet usage, et par les explications qu'on leur donne, ou celles qu'on leur demande.

Les promotions d'une classe à l'autre se font par les commandans ou par les inspecteurs de classe, d'après le relevé des notes inscrites exactement chaque jour sur un registre, de lecture, d'écriture et de calcul, et d'après un examen particulier : de sorte qu'un enfant, pouvant avancer à raison des progrès qu'il fait, ne reste pas stationnaire, ainsi qu'il arrive dans les Systèmes ordinaires d'Education.

On a imaginé plusieurs genres de récompenses qui encouragent les enfans, excitent leur émulation : par exemple, celui qui a mal dit, lorsqu'ils répètent leurs leçons, doit être repris par le suivant, qui prend immédiatement la place de son camarade, dont il vient de rectifier l'erreur, et ainsi successivement. La crainte de se trouver à une place inférieure, ou le désir de parvenir à un rang supérieur, soutient l'attention des élèves. On distribue à ceux qui font bien leur devoir, des billets, dont il faut avoir acquis un certain nombre

pour recevoir une récompense : ces billets se perdent par les fautes que l'on commet. Les récompenses sont des images, de l'argent, de petits livres, etc. On fait quelquefois lutter une classe contre l'autre : ce genre d'émulation anime, non-seulement les classes, qui font de grands efforts pour conserver leur rang de primauté, mais il est un puissant motif d'application pour les individus indolens ou paresseux, qui craignent le blâme et les reproches de leurs camarades. Les commandans reçoivent aussi des distinctions et des récompenses, qu'ils s'efforcent d'autant plus de conserver, que le défaut de conduite ou de connaissances les prive toujours de l'honneur et de la confiance qui leur avait été accordés.

Les peines doivent être opposées aux récompenses dans toute bonne institution, et les délits doivent être punis, surtout lorsqu'on a su les prévenir. Les peines, dans le nouveau Système d'Education, sont douces, et on ne les inflige qu'après des avertissemens réitérés. On a banni les menaces impérieuses, la verge, et les autres punitions vexatoires et humiliantes, qui, en dégradant le caractère aimable de l'enfance, nuisent au développement de ses facultés physiques, et lui inspirent du dégoût ou de l'aversion pour l'application et le travail. Les enfans indociles sont punis par l'isole-

ment, ou par quelques marques de mauvaise conduite, qui les déconsidèrent aux yeux de leurs camarades. On condamne quelquefois les paresseux à rester étendus dans un berceau, sans pouvoir en sortir; tantôt on les met sous une cage, où ils servent de risée à leurs camarades. On a l'exemple d'un petit garçon, qui paraissait toujours à l'Ecole, les mains et le visage malpropres, malgré les avertissemens qui lui avaient été donnés plusieurs fois. Le maître imagina de le faire débarbouiller par une petite fille, en présence de ses camarades. Cette leçon lui apprit à se tenir proprement tout le temps qu'il fréquenta l'Ecole.

CHAPITRE II.

*Progrès qu'a faits depuis dix ans le nouveau
Système d'Education en Angleterre, et dans
les quatre parties du Globe.*

A-PEINE le nouveau Système d'Education populaire, dont nous venons de donner une esquisse, a-t-il été connu en Angleterre, qu'il a excité l'attention et le zèle de tous les hommes qui s'intéressent au bien-être des classes indigentes, et par con-

séquent à la prospérité de l'Etat. On a ouvert une souscription, pour donner à Lapcaster les moyens de fonder de nouvelles Ecoles, et d'instruire les personnes destinées à les propager. Il s'est transporté lui-même dans différentes parties de l'Angleterre, pour donner des cours, et enseigner les principes et le mécanisme de sa méthode. Il a, dans une seule tournée de quinze jours, obtenu assez de souscriptions, pour fonder et entretenir des Ecoles pour l'instruction de trois mille enfans. Il s'est formé insensiblement, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, des sociétés de souscripteurs, qui ont établi des Ecoles d'après le nouveau Système; de sorte qu'il n'existe pas de ville dans ce pays où il ne soit introduit; et on le trouve même répandu dans un grand nombre de villages.

Les universités d'Oxford et de Cambridge ont donné des fonds pour faire construire des salles, et plusieurs particuliers en ont établi à leurs propres frais. Ce Système a même été appliqué, dans plusieurs collèges de l'Ecosse et de l'Angleterre, à l'instruction classique.

Une personne de ma connaissance particulière, qui arrive d'Edimbourg, m'a dit avoir visité, dans cette ville, un collège où l'on apprenait le grec et le latin à six cents jeunes gens, en employant le mécanisme qui caractérise cette méthode.

Quelques pères de familles, trouvant qu'elle pouvait être appliquée à l'éducation privée, lorsqu'on a un certain nombre d'enfans, en ont fait l'essai, et en ont reconnu les avantages.

Pour faire sentir toute l'importance qu'on y attache en Angleterre, il suffira de rapporter textuellement le préambule du règlement d'une des sociétés existantes dans ce pays, celle d'Ipswich : « Considérant que l'ignorance est la mère de » tous les vices, et l'instruction celle de toutes les » vertus; que les bienfaits de la religion et ceux » de la politique ne peuvent être sentis par des » hommes plongés dans l'ignorance; considérant » que tout homme, tout Anglais, tout Chrétien, » doit se faire un devoir sacré d'encourager et » de répandre parmi les classes des pauvres, une » instruction bienfaisante, l'assemblée arrête, » etc. (*) ».

Outre les nombreuses sociétés qui se sont formées dans chaque comté de la Grande-Bretagne, il en existe deux principales à Londres, qui ont obtenu, par la voie des souscriptions, un capital de six à sept cent mille francs. Des moyens si considérables ont permis à la société de Lancaster, d'étendre ses vues philanthropiques sur la surface

(*) *British System of Education.*

du globe, et de répandre indistinctement, chez tous les peuples, une méthode qui doit avoir des résultats si heureux pour l'espèce humaine. C'est dans ce noble dessein qu'elle s'est organisée en 1811, sous le titre de *Société pour les Ecoles en Angleterre et chez les nations étrangères*. Elle est présidée dans ce moment par le duc de Bedford, et compte au nombre de ses protecteurs et de ses souscripteurs, les personnes les plus distinguées de l'Angleterre, telles que leurs Altesses Royales le prince Régent, le duc de Kent, le duc de Sussex, etc.

Cette société a fondé une Ecole normale, pour l'instruction des maîtres qui doivent organiser et conduire les nouvelles Ecoles. Elle s'est réunie à une société composée de dames distinguées, qui ont commencé à faire l'application du nouveau Système à l'éducation des filles, et qui ont établi plusieurs Ecoles en Angleterre, en Ecosse et en Irlande.

La société britannique a déjà répandu ses bienfaits sur les quatre parties du Monde. Elle a établi une Ecole à Lisbonne; elle a formé des maîtres pour l'Allemagne, la Suède, le Danemark; elle a élevé, pendant deux années, un jeune Danois, qui, animé d'un saint zèle, a entrepris de visiter les principales villes du Danemark, de la Prusse et de la Suède, pour enseigner et propager le nou-

veau Système d'Education. L'empereur de Russie a pris, pendant son séjour à Londres, des mesures pour qu'il fût introduit dans ses vastes Etats.

La Société a dirigé particulièrement ses vues sur l'Asie. Elle a pris des mesures pour faire élever un certain nombre de jeunes Indiens, qui, de retour dans leur patrie, répandront les premières étincelles de la lumière qui doit un jour éclairer quarante millions d'hommes. Les Missionnaires de Calcuta ont adopté ce Système, dont ils éprouvent déjà les heureux résultats. Ils ont formé une Ecole normale, qui doit fournir des maîtres pour cette partie de l'Asie. La Société des Missionnaires anglais a pris un arrêté par lequel aucun Missionnaire ne pourra quitter l'Angleterre sans avoir été instruit dans le nouveau Système d'Education populaire. On apprend aux Indiens, dans ces Ecoles, à lire et écrire l'anglais et leur langue naturelle, et à compter. On en a fondé à Chinsurah, sur la côte de Travancor, à Tinnavilly, à Calcuta, dans l'île de Ceylan, dans la colonie de la Nouvelle-Galle du Sud, dans les îles de la mer du Sud, etc.

On s'est empressé de propager, en Afrique, un Système qui peut s'appliquer à tous les climats, à toutes les religions, et même à toutes les couleurs. Outre l'Ecole fondée à Rico Pugas, sur la côte de ce continent, la Société africaine a confié aux soins

de la Société d'Education, plusieurs jeunes Nègres de Sierra Léona. Ces Instituteurs, accompagnés d'un Anglais et d'une Anglaise, qui doivent diriger les nouvelles Ecoles, sont retournés, au moment où j'écris, dans leur patrie, où ils vont répandre les germes de l'instruction, et préparer ainsi les infortunés habitans de ces contrées aux bienfaits de la civilisation.

Les extrémités de l'Afrique, les Hottentots mêmes, éprouveront les doux effets de cette impartiale philanthropie, qui franchit les déserts pour secourir l'homme sans appui, sans guide et sans ressources. Il existe, au cap de Bonne-Espérance, une Société organisée pour le nouveau Système d'Education, qui donne l'instruction indistinctement aux Anglais, aux Hollandais, aux personnes libres ou esclaves, des deux sexes. Cette Ecole est composée, d'après les dernières informations, de cinquante Esclaves ou Hottentots. « En considérant les avantages que ce Système procure au genre humain, on est surpris (est-il dit dans un rapport de cette Société, fait par un ministre du culte) qu'il n'ait pas été imaginé plus tôt. Mais remercions la Providence d'avoir vu naître de nos jours cet astre bienfaisant qui vient éclairer le monde d'une nouvelle lumière. Bientôt nous verrons autour de nous les malheureux, dépourvus de tous secours, et réduits

à l'état le plus abject, partager avec nous les moyens qui conduisent à la sagesse et au bonheur. Quel siècle fut plus fécond en inventions et en découvertes propres à soulager les maux de l'humanité, à accroître ses jouissances et son bonheur ! La vaccine a préservé l'espèce humaine du plus horrible des fléaux. Le nouveau Système d'Education est un préservatif non moins certain contre les ravages aussi funestes du vice et de l'ignorance. La postérité rendra un hommage éclatant au siècle présent, pour des découvertes d'une utilité aussi générale et aussi importante. Le Système d'Education qui se propage donne naissance à un meilleur ordre de choses. L'instruction remplacera l'ignorance, et produira un nouvel âge de bonheur moral. La religion et les vertus seront enfin considérées parmi les hommes, et les sociétés se trouveront alors fondées sur des bases inébranlables (*) ».

Le Nouveau-Monde, qui semblait n'avoir été découvert que pour assouvir l'avarice sanguinaire des Européens, vient enfin de recevoir de leurs mains un trésor bien plus précieux que cet or et ces produits qui ont occasionné, pendant un laps de temps trop considérable, tant d'injustices, de guerres

(*) *Report of the british and foreign School Society.*
1814, pag. 42.

et de ravages. Les Anglais ont commencé, depuis quatre ans, à établir de nouvelles Ecoles au Canada, aux Etats-Unis et dans les îles. Il s'est formé, dans ces régions, des Sociétés particulières qui ont fondé des Ecoles. Il en existe actuellement dans vingt ou vingt-cinq des principales villes des Etats-Unis. Une Ecole a été bâtie, à Antigua, par les Nègres eux-mêmes, qui ont abattu les bois et taillé les pierres nécessaires, et souscrit à raison de trois sols de France par semaine. On y donne des leçons d'écriture et de lecture à mille Nègres de tout âge.

L'Amérique méridionale, qui semble vouloir prendre une attitude imposante parmi les nations civilisées du globe, a déjà senti toute l'importance du nouveau Système. Des maîtres capables de l'établir, de le diriger et de le propager dans cet immense pays, ont été demandés par les habitans du Mexique, et ceux de Buénos-Ayres. Ainsi la grande majorité de l'espèce humaine jouira, sous peu, du don qui doit lui être le plus précieux, celui de l'instruction et du bonheur moral et civil, qui en sont inséparables. Enfin, « le temps présent (ainsi que l'exprime l'illustre et respectable Société anglaise) est gros des événemens qui doivent fonder le bonheur du genre humain ».

CHAPITRE III.

*Histoire des Méthodes d'Instruction employées
nouvellement en Angleterre dans les Écoles
primaires. Avantages qu'elles présentent.*

Nous avons promis de faire remarquer les différences les plus essentielles qui se trouvent entre le Système de Lancaster et celui de Bell. La principale consiste dans l'organisation que Lancaster a su donner à une Ecole, où un seul maître peut apprendre parfaitement à lire, à écrire et à calculer à mille ou douze cents enfans, avec autant de facilité que si ce maître n'avait que dix élèves à soigner et à instruire, les enfans pris dans les classes, servant eux-mêmes de maîtres et d'inspecteurs; il a su, par ce moyen ingénieux, les rendre les instrumens de leur propre instruction. Organisation que personne n'avait encore mis en pratique sur une aussi grande échelle, et avec des combinaisons aussi heureuses, et qui naturalise, pour ainsi dire, l'instruction populaire chez toutes les nations civilisées qui ne voudront pas rester stationnaires, et perdre l'ascendant que donnent les arts, les fabriques, l'industrie, et l'amélioration morale des

classes inférieures. Le nom de Lancaster mérite, à ce titre seul, de passer à la postérité.

Cet inventeur a porté aussi un autre perfectionnement, qui, ainsi que le précédent, facilite singulièrement l'éducation des indigens, par la grande économie dans la dépense. Il a exclu les livres de son Ecole, et il complète l'enseignement avec des ardoises et quelques feuilles imprimées d'un seul côté. Les résultats de cette économie sont tels, qu'en Angleterre, où tout est plus cher d'un tiers, et même d'une moitié, qu'en France, l'éducation d'un enfant ne coûte annuellement, dans une Ecole de trois cents individus, toute dépense comprise, que sept schellings, et peut être réduite à quatre schellings dans une Ecole plus nombreuse. De sorte qu'il ne peut exister aujourd'hui de raisons, et bien moins encore de prétextes, qui s'opposent à l'éducation populaire, si ce n'est peut-être l'opinion de ceux qui pensent que cette classe de la société doit être tenue dans l'ignorance et dans l'abrutissement, l'immoralité, la débauche, qui en sont les suites nécessaires.

Le Système de Lancaster a aussi au-dessus de celui de Bell, l'avantage inappréciable de fixer l'attention des enfans, et même celle des personnes âgées, et de leur rendre l'instruction facile et intéressante, ainsi que nous l'exposerons.

Lancaster apprend à lire et à écrire simultanément, en faisant dicter des syllabes ou des mots. Cette méthode qui accélère l'instruction, la rend aussi bien moins pénible, exerce l'esprit des enfans, et lui donne de l'activité. Ces avantages ne se trouvent pas dans la manière de procéder de Bell, qui ressemble, sous ce rapport, à celle communément en usage.

Le Système d'enseignement du calcul, imaginé par Lancaster, est très-ingénieux, et diffère totalement de celui de Bell. Il donne aux enfans le moyen de savoir calculer en très-peu de temps, et avec une extrême facilité.

Les Anglais reprochent à Bell, de n'être pas l'inventeur du Système qu'il a établi à Londres, mais d'avoir imité celui du chevalier Paulet, qui avait formé, aux environs de Paris, vers l'année 1785, une Ecole populaire de deux cents élèves. Nous allons faire connaître en quoi consistait la méthode pratiquée par cet ami de l'humanité.

Son Système était basé sur quatre principes, ainsi que nous l'apprend un écrivain célèbre : « 1.° Offrir aux élèves plusieurs objets d'étude et de travaux, et laisser la plus grande latitude à leurs goûts. 2.° Les employer réciproquement à s'instruire, en présentant au disciple l'honneur de devenir maître à son tour, comme la plus grande ré-

compense de ses progrès. 3.^o Leur confier tout le service domestique, pour réunir le double avantage de l'instruction et de l'économie. 4.^o Les gouverner par eux-mêmes, et mettre chacun sous l'inspection d'un plus habile, de manière à les rendre caution les uns pour les autres. Tout respirait, dans cet établissement, une apparence de liberté et de gaîté. Il n'y avait d'autres peines qu'une oisiveté forcée et un changement d'habit. Les peines étaient la *petite oisiveté* et la *grande oisiveté*. On leur avait donné le nom du vice ».

Le premier principe de Paulet n'a pu ni dû recevoir une aussi grande extension dans les deux Systèmes pratiqués en Angleterre, l'objet n'étant pas le même. Mais il n'est pas douteux que l'on ne puisse, dans le nouveau Système, enseigner, outre l'écriture, la lecture et le calcul, plusieurs autres genres de connaissances, dont il serait à désirer que le peuple reçût, d'après ses besoins, les premiers élémens, tels que ceux du dessin, du chant, de la physique, de la mécanique et de l'histoire naturelle. On peut reprocher à Paulet, d'avoir formé une Ecole trop militaire, et en même temps trop scientifique. Il est pour le moins inutile d'apprendre au peuple les langues vivantes et mortes, la littérature, les armes, la danse, la musique instrumentale, etc. L'instruction qui, par le

second principe de Paulet, se communique au moyen d'un enfant instruit à celui qui ne l'est pas, a été établie, non-seulement par cet instituteur, mais dans une Ecole de trois cents enfans, que dirigeait M. Herbault, en 1747, à Paris, dans l'hospice de la Pitié, faubourg Saint-Victor. Bell n'avait pas étendu, dans son Ecole de Madras, le nombre de ses élèves au-delà de deux cents, et même il était aidé par quatre maîtres pris parmi des hommes faits. Il paraît que le Système qu'il a suivi à Madras, est en partie le même que celui dont les Indiens, et même les Turcs font usage dans leurs Ecoles. Lancaster a eu le grand mérite de donner l'instruction à mille enfans, avec le secours d'un seul maître. On avait employé les enfans, en France et en Allemagne, pour dicter les leçons à leurs camarades ; mais personne n'avait imaginé, avant l'instituteur anglais, de faire compter, épeler et dicter des mots, de sorte que l'instruction pût se donner simultanément à une Ecole composée de diverses classes, et d'un grand nombre d'enfans. Dans la méthode de Bell, on emploie les livres, ce qui la rend inférieure à celle de Lancaster, sous le rapport de l'économie, et plus encore sous celui du mécanisme d'instruction. Cette partie du Système de Lancaster est un chef-d'œuvre qui doit opérer une révolution dans l'éducation

populaire, et qui sera sans doute appliqué un jour à l'enseignement des premières classes de la société, après avoir reçu les perfectionnemens dont il est susceptible. C'est l'instruction mise en fabrique, avec cette différence que les agens d'une fabrique sont toujours un objet de grande dépense, tandis qu'ici ils ne coûtent rien. On peut aussi le considérer comme une application de la division du travail aux facultés intellectuelles de l'homme, qui, par ce moyen, se trouvent décuplées; invention qui paraît bizarre au premier aspect, mais qui n'est pas moins grande et moins utile que tant d'autres découvertes qui nous étonnent et nous éblouissent.

La division et la subdivision des Ecoles en classes étaient connues long-temps avant que Lancaster eût formé son Système. Herbault avait établi sept classes dans l'Ecole dont nous venons de parler. Un instituteur d'Allemagne en avait formé trois dans un même local.

Lancaster a le grand mérite d'avoir rendu l'éducation populaire praticable dans tous les pays, sans exception. Les enfans consomment, dans les Ecoles ordinaires, une grande quantité de plumes, d'encre, de papier, et surtout de livres. On ne fait usage d'aucune de ces choses dans le nouveau Système. Un seul livre suffit dans une Ecole de mille enfans.

Les Allemands, ayant reconnu depuis long-temps que la dépense des livres apportait un grand obstacle à l'éducation du peuple, ont imaginé d'imprimer sur un seul côté de page des leçons de morale, de grammaire, d'histoire, et autres notions de ce genre à la portée du peuple, qui servent aux leçons de lecture, d'écriture et d'instruction, dans une Ecole, quelque nombreuse qu'elle puisse être. On colle ces leçons sur de petits cartons, et on les distribue successivement à tous les élèves. J'ai trouvé cet usage établi à Hambourg, et j'ai rapporté l'ouvrage dont je parle, qui a pour titre: *Manuel des Connaissances les plus utiles à l'usage des Ecoles du Peuple*, 4 vol. in-8.°, quatrième édition, 1798 (*).

On avait également cherché en France à obvier à la dépense des livres. Cherrier, dans son ouvrage intitulé : *Méthode nouvelle pour apprendre à lire*, conseille les grandes feuilles en placard, pour apprendre à épeler, à lire et à compter, en se servant d'une baguette, ainsi que le pratique Lancaster. Herbault a fait usage du même moyen dans son Ecole.

L'emploi des livres, dans la méthode de Bell,

(*) *Handbuch der gemeinnuetzigsten Kenntnisse fuer Volksschulen*, etc. Halle, 1798, vierte Auflage, 4 th. 8.°.

la rend bien inférieure à celle de Lancaster, sous le rapport de l'économie. On ne saurait, en effet, trop apprécier une organisation, où l'on fait agir un grand nombre d'êtres, et où l'on obtient les résultats désirés, avec une dépense que l'on peut considérer à-peu-près comme nulle. La grande difficulté qui s'est opposée, en Europe, à l'institution des Ecoles primaires, a toujours été la dépense. Le peuple est trop borné pour sentir tous les avantages de l'instruction, et d'ailleurs il n'a pas les moyens de se la procurer. Les gouvernemens n'étaient pas assez pénétrés des avantages moraux et politiques de ce genre d'instruction, pour y consacrer les sommes considérables qu'il exigeait, et d'ailleurs l'argent manquait, ou prenait une direction moins utile. On emploie dans l'éducation de nos Ecoles un grand nombre de maîtres et beaucoup d'argent, pour produire des résultats très-médiocres. Un maître peut élever au plus trente enfans, et leur donner chaque jour quatre heures de son temps; ce qui fait huit minutes pour chaque individu; tandis qu'en la nouvelle méthode, l'instruction a lieu par le fait dans tous les instans qui composent la durée de l'Ecole; ce qui établit une proportion de huit à deux cent quarante en faveur du nouveau Système, dans les Ecoles composées de trente enfans, et de

huit à neuf cent quatre-vingt-dix dans celles de mille, ou, en terme plus simple, d'un à cent vingt-trois; c'est-à-dire que si l'on voulait n'employer, dans le Système ordinaire, qu'un nombre de maîtres proportionné à celui du nouveau Système, il faudrait, dans le premier, deux heures de temps pour enseigner aux enfans, ce qu'on leur enseigne en une minute dans le second. Découverte qui est à l'esprit, ce que la pompe à feu est à la mécanique, avec la seule différence que le premier moyen est assez dispendieux, tandis que le second ne coûte presque rien.

L'usage du sable, pour les enfans qui commencent à écrire, et celui des ardoises, sur lesquelles on trace les caractères avec un crayon, connus depuis long-temps, ont été pratiqués en France et ailleurs. Cherrier observe « qu'on peut écrire sur une ardoise, avec de la craie, une ou deux lettres à-la-fois, et obliger les enfans de les nommer, et même de les imiter en bas de l'ardoise, également avec de la craie; s'ils forment mal ces lettres, on les efface pour les faire recommencer, jusqu'à ce qu'elles soient passablement écrites, et qu'ils sachent les prononcer : on leur donne ensuite des syllabes et des mots, qu'on leur apprend de même à écrire et à prononcer. On peut, par ce moyen, former en peu de temps de jeunes enfans à lire et à écrire

tout-à-la-fois ». On en a vu, au rapport de ce même auteur, qui, à l'âge de cinq ans, lisaient assez couramment, et formaient passablement leurs lettres et toutes sortes de chiffres (*).

La méthode de faire disputer la prééminence aux classes, qui est, ainsi que nous l'avons observé, un puissant motif d'émulation, a été pratiquée par Cherrier, non parmi les classes, mais parmi les élèves. « Pour animer les enfans par l'émulation, dit cet écrivain, on fixera un jour, dans lequel on pourra les faire disputer les uns contre les autres, sur les leçons qu'ils ont apprises, etc. ».

La création d'un jury, par lequel les enfans s'infligent eux-mêmes les peines pour les délits dont ils se sont rendus coupables, a eu lieu dans l'Ecole de Paulet, ainsi que dans plusieurs autres en France et en Allemagne, long-temps avant qu'on eût employé cette excellente institution dans celles d'Angleterre.

Nous ne devons pas passer sous silence la mé-

(*) Les personnes qui voudront connaître la méthode de Cherrier, et celles d'un grand nombre d'autres instituteurs, pourront consulter l'ouvrage intéressant de M. François de Neufchâteau, dont nous avons profité, et qui a pour titre : *Méthode pratique de Lecture*. Chez Didot l'aîné, an vii, in-8°.

thode de M. Choron, qui diffère en plusieurs points de celle adoptée en Angleterre, et qui, dans son genre, est une des meilleures qui aient jamais été inventées, ainsi que l'expérience l'a démontré. Les enfans, enseignés d'après cette méthode, apprennent à lire et à écrire au bout de quelques mois. Mais son application paraît difficile dans une Ecole de mille enfans, à-moins d'augmenter le nombre des maîtres; l'emploi du papier, des plumes, de l'encre et des livres s'oppose à la stricte économie, objet si important dans l'éducation populaire; elle ne peut, d'ailleurs, s'adapter au Système général d'enseignement, qui produit un ensemble d'action et de résultats qu'on ne saurait trop apprécier. Elle offre cependant une application heureuse, sous le rapport du mécanisme de notre langue. Enfin, les méthodes ingénieuses et simples de M. l'abbé Gautier qui se consacre depuis longues années, avec autant de zèle que de désintéressement, à l'instruction de la jeunesse, ont quelque analogie avec celles de Lancaster.

J'aurais pu faire observer l'identité ou l'analogie que plusieurs autres méthodes proposées ou mises en pratique dans divers endroits de l'Europe ont avec celles de Lancaster. Mais je crois avoir suffisamment prouvé que cet instituteur n'a pas, rigoureusement parlant, inventé le nouveau

Système d'Education, quoiqu'il ait le mérite réel d'avoir formé, avec des matériaux épars, un ensemble qui étonne par sa simplicité et par ses effets.

Ce serait peut-être aussi le lieu de parler du Système non moins intéressant et plus original du sage et philanthrope Pestalozzi; mais la comparaison que nous pourrions établir nous conduirait trop loin, et ne saurait, par conséquent, être tracée dans cet opuscule. Il serait à désirer qu'un écrivain zélé pour le perfectionnement et les progrès de l'instruction, voulût bien entreprendre ce travail utile.

On pourrait présenter dans le même ouvrage les principes sur lesquels est basée l'instruction donnée à Offwil, et faire sentir les avantages moraux et agricoles d'une institution qui a trouvé grand nombre d'approbateurs, mais malheureusement aucun imitateur.

Le nouveau Système d'Education présente plusieurs autres avantages qui ne sont pas moins précieux que ceux dont on vient de parler. On sait que la partie la plus difficile et la plus importante de l'éducation, est de fixer et de soutenir l'attention des enfans; et il faut avouer que toutes les méthodes employées jusqu'ici dans les Ecoles, conduisent à un but diamétralement opposé à celui qu'on doit atteindre, tandis que ce but est complètement

rempli dans celle dont nous provoquons l'application en France. On varie, dans ce Système, les leçons et la manière de les donner ; elles sont d'une courte durée, et accompagnées de mouvement du corps et de changemens de place, qui, en permettant aux enfans de satisfaire ce besoin physique, si nécessaire à leur santé, à leur bonheur, et même au soutien et à l'activité de leurs facultés intellectuelles, les tient toujours en haleine, et fixe leur attention sans nulle contrainte. On voit que le jeu, qui a tant d'attraits pour les enfans, devient un supplice, lorsqu'ils n'ont pas les moyens de le varier, ou qu'il n'est pas accompagné de circonstances qui puissent en modifier à chaque instant les accidens. D'ailleurs, la liberté dont ils jouissent, quoique soumis à une discipline rigoureuse, permet le développement de leurs facultés, et leur inspire le goût du travail et de l'application ; tandis que la contrainte de nos Ecoles étouffe leur activité, et les plonge dans la langueur et le dégoût.

On commence à donner aux jeunes enfans les notions les plus simples et les plus faciles à saisir ; et, lorsque celles-ci sont gravées dans leur esprit d'une manière distincte et permanente, on les conduit graduellement à des notions plus composées, qu'ils conçoivent et qu'ils retiennent avec une égale facilité. La division des élèves en un certain nombre

de classes, facilite singulièrement cette marche progressive, puisqu'un enfant ne peut parvenir à une classe supérieure que lorsqu'il possède les connaissances nécessaires pour y être admis. La facilité de conception chez les uns, ou la pesanteur d'esprit chez les autres, n'apporte aucun obstacle dans les progrès que chacun doit faire ou peut faire. Ainsi, les jeunes élèves ne sont ni découragés, ni dégoûtés, comme il n'arrive que trop souvent dans les méthodes ordinaires. Ceux mêmes qui devancent leurs camarades d'une manière sensible, sont choisis pour les enseigner; et l'expérience a prouvé avec quel plaisir et quel zèle ils remplissent cette tâche honorable, et quels avantages en retire l'instruction en général.

L'attention, l'ardeur et l'émulation sont encore excitées, dans les nouvelles Ecoles, par la récompense dont on honore, immédiatement dans chaque leçon, celui qui a bien fait, ou par la peine que doit encourir celui qui a manqué. Nos pédagogues ne connaissent d'autre manière de punir qu'en infligeant, d'un ton impérieux, des peines corporelles, ou en distribuant des reproches souvent déplacés, qui, loin de corriger les enfans, ne servent qu'à les décourager ou à les rendre insensibles. Ils les récompensent souvent avec des bonts de rubans, ou avec des prix qui s'obtiennent, parce qu'on a été

un instant plus heureux , ou même , si l'on veut , plus habile que ses condisciples. On porte même la recherche jusqu'à donner au public des représentations théâtrales , où brille , non pas l'enfant qui sait le plus et qui sait le mieux , mais celui qui , avec une bonne mémoire , a su apprendre dans quelques heures , et réciter d'un ton déclamatoire , quelques morceaux de nos auteurs classiques.

On a calculé avec plus de discernement , dans le Système des nouvelles Ecoles , que chaque acte du moment doit trouver immédiatement sa récompense ou sa peine : vrai moyen de soutenir , sans nulle interruption , l'attention et l'émulation des élèves. En effet , lorsque les enfans écrivent , lisent ou calculent , ils conservent leur rang lorsqu'ils font bien , ils le perdent lorsqu'ils font mal , et ils prennent un rang au-dessus de l'élève ou des élèves dont ils ont rectifié l'erreur ou la faute. Ce changement de place , qui peut arriver à chaque mot ou à chaque interrogation , donne à l'esprit et au corps des enfans la même activité que celle qu'ils apportent dans leurs jeux. Ce grade de supériorité est d'autant plus flatteur et plus recherché , qu'il n'est dû ni à la faveur , ni à la décision dictatoriale d'un maître , mais aux lois établies dans l'Ecole , à la justice et à l'assentiment général de tous les compétiteurs. L'enfant qui a fait une faute abandonne son poste de supériorité avec regret , mais sans qu'il soit néces-

saire de lui en donner l'ordre; car il est intimement persuadé que son camarade le mérite mieux que lui. Comme le commandant de chaque classe tient un registre des fautes ou du savoir de chaque élève, il est non-seulement facile de s'assurer des progrès réels qu'ils font, et de les récompenser par quelques prix, mais aussi de les faire passer dans des classes supérieures, à raison de leurs progrès : genre de récompense qui soutient leur application dans le travail.

L'espèce de lutte que l'on établit, de temps à autre, entre deux classes, pour savoir laquelle conservera ou obtiendra la supériorité de rang, est un moyen puissant, qui produit toujours les plus heureux résultats, et excite même les enfans les plus indolens, ainsi qu'on l'a observé plus haut.

On punit ou l'on récompense, non-seulement les actes qui concernent l'instruction, mais encore ceux qui ont du rapport à la discipline, à la décence et à la moralité. Les enfans ne calculent pas leurs actions, ainsi qu'ils ont coutume de le faire dans les Ecoles ordinaires, sur la chance de n'être pas découverts par le maître, et sur la probabilité de l'impunité; mais ils voient évidemment la certitude de la peine, d'une peine juste, et qui suit immédiatement leurs fautes. Il en est, sous ce rapport, des enfans comme des hommes faits : il existe d'autant moins de délits dans une société civile, que la certitude

de l'impunité est plus grande, et bientôt ils disparaîtraient presque entièrement, si l'on trouvait un moyen sûr d'atteindre et de punir les délinquans. Ce moyen a été trouvé dans le Système de l'Education nouvelle.

Le manque de maîtres, et surtout de bons maîtres, est un grand obstacle à l'institution et aux succès des Ecoles primaires. Les résultats obtenus dans celles qui existent ne prouvent que trop cette vérité ; tandis que, par le nouveau Système, on en obtient d'excellens, et en aussi grand nombre que le besoin l'exige. De très-jeunes gens peuvent être assez formés et assez instruits, au bout de quelques mois, pour conduire en chef une École, quelque nombreuse qu'elle soit. Ces maîtres, pris dans les classes indigentes, étant sans ressources, pourront remplir, avec un traitement très-médiocre, l'honorable fonction d'instituteurs ; et, s'ils viennent à trouver un emploi plus lucratif, ils seront successivement remplacés par de nouveaux maîtres, auxquels une perspective semblable sera offerte.

L'habitude de l'ordre, de la décence, du travail, et de l'obéissance à ceux qui sont faits pour nous commander, que l'on contracte dans les nouvelles Ecoles, est un des avantages qu'on ne saurait trop apprécier, et qui doivent avoir un jour une grande influence sur le bonheur individuel, la prospérité

de l'industrie, et l'harmonie sociale. Le mécanisme et la discipline de ces Ecoles présente tous les avantages de la discipline militaire, sans en avoir la dureté, ni les autres inconvéniens. On obéit par cela seul qu'on sait qu'on doit obéir, et que l'obéissance est juste, et non parce qu'on reçoit l'ordre d'un maître impérieux. Un enfant, en entrant dans l'Ecole, quelque turbulent et désordonné qu'il puisse être, obéit par imitation et sans contrainte, malgré le penchant contraire qu'il peut avoir acquis. Il comprend qu'il doit ployer sous la masse qui le presse, et se laisse entraîner comme un corps placé au milieu d'un torrent. L'organisation est telle, que le maître peut s'absenter de l'Ecole sans que l'ordre soit troublé, sans que les leçons soient interrompues, et que l'attention ou le travail soient suspendus. Nous voyons, au contraire, dans nos Ecoles, que tout entre dans le chaos et la confusion lorsque l'œil du maître se ferme pour un instant. Sa présence et sa sévérité sont même trop souvent incapables de maintenir les enfans dans leur devoir, et dans l'application à leurs études. Par le nouvel ordre de choses, la discipline, qui pour nous a été un joug si pesant, devient facile, et même agréable; les enfans obéissent avec plaisir, et la gaité qui règne sur leur figure prouve le bien-être dont ils jouissent.

Le mécanisme de ce Système fixe leur atten-

tion, les soutient dans leurs études, développe graduellement leur intelligence, et les dispose, pour un âge plus avancé, à la subordination, à l'habitude de l'ordre et du travail : heureux résultats, qui doivent conduire au but de toute association humaine.

Les principes de morale que l'on donne dans ces Ecoles, doivent avoir une influence non moins utile pour les classes inférieures que pour celles qui occupent les premiers rangs. Ce ne sont pas les leçons que l'on dicte, ou que l'on fait apprendre par cœur aux enfans, qui peuvent leur faire contracter des habitudes morales. Rien ne peut les instruire que ce qui est à leur portée, que les choses qu'ils conçoivent parfaitement, et qui ne sont pas au-dessus de la capacité de leur intelligence. C'est perdre le temps et fatiguer l'enfance, que de vouloir lui donner des notions qu'elle ne peut saisir, et qui ne sont pas distinctes pour elle. On peut meubler sa mémoire comme celle d'un perroquet, et lui mettre des sentences sublimes à la bouche, sans avoir pour cela formé son esprit ni son cœur. C'est un embonpoint qui n'aura jamais le pouvoir de s'opposer aux maladies dont il est menacé.

On ne doit pas confondre, dans l'éducation, la chose qu'on veut enseigner avec celle qui est apprise. On manque absolument son but en voulant

qu'un enfant de six ans apprenne, et par conséquent comprenne, des choses qu'un jeune homme de quinze ans n'est pas en état de concevoir. En morale, comme dans toutes les connaissances humaines, il faut procéder du simple au composé, et ne pas dépasser une notion qu'elle ne soit parfaitement saisie. Cette marche est d'abord moins rapide, mais elle est infailible; et c'est celle qu'on a adoptée dans le nouveau Système d'Education. « Cette méthode (dit un auteur anglais) accoutume la génération naissante à rejeter ce qui est imparfait et superficiel, source perpétuelle d'erreurs et de vices; car elle démontre qu'on n'a rien appris que ce qui est clair, distinct et fixé d'une manière permanente dans l'esprit ».

La morale s'enseigne en expliquant de vive voix les mots que l'on fait lire et écrire aux classes, ou dans les lectures des axiomes de morale, d'abord les plus simples et les plus frappans, choisis dans la Bible et dans les moralistes anciens et modernes. L'explication que l'on donne et que l'on demande aux élèves inculque les préceptes dans leur esprit, et en rend l'application familière et habituelle dès les premières années de la vie.

Une autre considération importante qui milite en faveur du nouveau Système, est celle de la santé. Il suffit d'entrer dans une Ecole, et d'examiner la

contrainte, la gêne des enfans, et les manières avec lesquelles on les instruit, ou plutôt on les hébète, pour juger combien cet ordre de choses est contraire à leur santé. Cette vérité est assez connue, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus grands développemens à ce sujet. Le Système adopté dans la nouvelle instruction populaire, bien loin de nuire à la santé, lui serait plutôt favorable. Les études n'exigent aucune contention d'esprit, par la manière dont elles sont modifiées. L'attention est soutenue par le mécanisme du travail. Les mouvemens du corps et les changemens de place, qui sont assez fréquens pendant la tenue de l'Ecole, coïncident heureusement avec la mobilité et la vivacité qui constituent la nature de l'enfance. Enfin, on peut appliquer à ces Ecoles, ce que Rollin disait d'une pension, où l'on instruisait les enfans par le moyen de jeux : « Le tout se fait avec gaité, en jouant, en badinant ; les pieds, les mains, la langue, tout le corps est en mouvement, et rien ne sympathise tant que cette liberté avec cet âge vif et léger ».

L'application du nouveau Système à l'éducation morale, intellectuelle et industrielle des filles, est un des caractères qui le distingue, et qui lui donne un grand intérêt. On a imaginé une méthode simple, par le moyen de laquelle on leur apprend tous

les travaux de l'aiguille, et sans presque aucun frais.

Si nous voulions porter nos regards dans un avenir qui n'est pas fort éloigné, on pourrait croire que ce Système rendra, non-seulement l'éducation populaire générale dans tous les pays civilisés, et même qu'il portera la civilisation chez les peuples barbares, mais il y a aussi lieu de penser que les perfectionnemens et les applications qu'il recevra, faciliteront singulièrement les opérations plus compliquées de l'esprit, et rendront l'étude des arts et des sciences plus prompte, moins difficile, et lui donneront, par conséquent, une plus grande extension.

Il doit résulter de cet ordre de choses, une génération qui produira des agriculteurs plus habiles, des artistes plus adroits, des ouvriers plus intelligens, des pères et mères plus affectionnés à leurs enfans, des enfans mieux disciplinés, des hommes plus attachés à leur patrie, à l'ordre social et à leur devoir; des ménages mieux ordonnés; enfin, une agriculture, une industrie, des arts et des sciences plus perfectionnés, et un nouveau degré de bonheur et de prospérité pour les peuples.

CHAPITRE IV.

De l'importance d'établir dans tous les Départemens de la France, des Ecoles primaires, organisées d'après le nouveau Système. Moyens de parvenir à ce but.

LA première question qui se présente, lorsqu'il s'agit d'instruction populaire, est celle-ci : *Est-il avantageux à l'Etat que le peuple soit instruit?* « Il semble (dit un auteur) qu'on devrait laisser faire cette question aux imposteurs et aux tyrans : quel autre peut avoir intérêt à courber le vulgaire sous le joug de l'ignorance, et à serrer sur ses yeux le bandeau de l'erreur (1) ». Ce sentiment était partagé par le roi de Prusse, qui s'exprimait ainsi à ce sujet : « Les fourbes et les imposteurs sont les seuls qui puissent s'opposer aux progrès des sciences, et qui puissent prendre à tâche de les décrier, puisqu'ils sont les seuls auxquels les sciences soient nuisibles (2) ». Cette classe d'hommes, en

(1) *Vues patriotiques sur l'Education du Peuple*. 1783, pag. 12.

(2) *Discours du Roi de Prusse sur l'Utilité des Sciences et des Arts dans un Etat, lu à l'Académie de Berlin*. 27 janvier 1772.

l'effet, proscrit, non-seulement l'instruction du peuple, mais encore les lumières de tous genres, comme contraires à ses vues d'intérêt et d'ambition. Il existe cependant quelques personnes recommandables par leur moralité, qui, n'ayant pas assez médité sur les effets d'une éducation éclairée, croient que l'instruction n'est bonne à rien, ou qu'elle est même funeste au peuple. Mon opinion est diamétralement opposée à la leur, et je pense que l'ignorance est la source la plus féconde des maux qui accablent les individus, ou de ceux qui ravagent et bouleversent les sociétés. *Les peuples*, disait le chancelier de L'Hopital, *ne sont malheureux que par l'ignorance*. C'est elle qui alimente tous les vices, tous les genres de corruption, qui donne des armes aux factieux, aux fanatiques, aux tyrans, et qui s'oppose aux vues bienfaisantes des princes éclairés. L'histoire des temps passés, et celle même du siècle présent en fournissent assez d'exemples. Il ne peut exister de morale privée, ni publique, dans une association d'hommes, où l'instinct de la raison et celui de la vérité sont étouffés par les nuages ténébreux de l'ignorance. La religion même, fondée pour calmer les passions, et procurer à l'homme le bonheur et les douces jouissances de la vertu, devient alors un instrument qui cesse d'agir, ou qui prend une ac-

tion opposée au but sublime pour lequel elle a été instituée. Nous voyons malheureusement que la conduite morale des peuples n'est pas toujours en raison de l'enseignement religieux qu'ils reçoivent, ou des pratiques extérieures auxquelles on les habitue. L'Italie offre un exemple frappant de cette vérité. Le peuple d'Italie est certainement le moins moral de l'Europe. Rome offrait, avant la révolution, une populace de mendiants vils et corrompus, ou de lâches assassins. J'ai vu dans cette ville, un hôpital, où se trouvaient plus de vingt personnes du peuple, récemment atteintes de blessures ouvertes par le stilet d'une populace aussi fanatique qu'ignorante. Si nous remontons aux classes supérieures de cette partie de l'Europe, nous trouvons qu'elles sont infectées du vice le plus anti-religieux, le plus immoral, qui détruit de fond en comble les liens les plus doux et les plus sacrés de la société et du bonheur domestique. Trois voyages que j'ai faits en Italie, les informations que j'ai prises à ce sujet, ce que j'ai vu habituellement de mes propres yeux, et ce qui est publiquement notoire dans tout ce pays, démontre que sur cent femmes mariées, parmi les classes de la noblesse ou celles des personnes riches, il n'y en a pas dix qui ne vivent habituellement avec l'amant qu'il leur plaît de se choisir. C'est ce qu'on nomme com-

munément, dans les sociétés, *far l'amore*. Cette contagion anti-sociale s'est même répandue dans les classes moyennes. Toutes ces personnes ont cependant parfaitement appris leur catéchisme ; elles récitent chaque jour les dix commandemens de Dieu, vont tous les matins à la messe, se confessent et communient tous les mois, portent habituellement des reliques ou des scapulaires, disent leur chapelet, etc. Un désordre aussi immoral, aussi irreligieux et aussi révoltant n'existerait certainement pas chez les premières classes de la société ; le peuple ne se porterait pas à des excès aussi féroces et si criminels, si l'on inspirait aux enfans, dès leur plus tendre jeunesse, des sentimens d'ordre, de justice et d'une religion éclairée ; si on leur inculquait les préceptes d'une morale simple, douce et facile à saisir, les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu et envers leurs semblables ; enfin, si on leur faisait sentir l'intérêt qu'ils ont à être bons, honnêtes et vertueux. Ce n'est pas avec quelques leçons que les enfans répètent de mémoire, sans les comprendre, et qui ne laissent aucunes traces dans leur esprit et dans leur cœur, que l'on parviendra à former des hommes. Ce Système est, moralement parlant, aussi pernicieux que celui de l'ignorance absolue.

Les gouvernemens corrompus seuls s'efforcent

de maintenir le peuple dans l'ignorance et l'abrutissement. C'est ainsi que toutes les Ecoles primaires organisées en France, et même les Ecoles départementales, qui ne demandaient que quelques réformes pour atteindre au degré de perfection qu'on pouvait désirer, ont été détruites à une époque où l'on ne connaissait d'autre éducation que celle de former des machines pour la guerre, et d'autre instruction que celle qui apprend à fabriquer des instrumens de conquête, de destruction ou de faste. Le Système de maintenir le peuple par l'ignorance et la dépravation, quelque absurde, quelque opposé qu'il soit aux intérêts bien entendus de ceux qui gouvernent, est malheureusement trop souvent mis en pratique d'une manière indirecte et cachée, quoiqu'il soit toujours désavoué et réprouvé publiquement (*).

(*) Je ne puis m'empêcher de rapporter un fait dont M. de Villers, savant non moins connu en France qu'en Allemagne par ses sentimens moraux et philanthropiques, a été témoin et acteur. Il y a sept à huit ans qu'en passant devant la porte des Tuileries, il s'aperçut qu'un jeune garçon vendait publiquement, à raison d'un sous la pièce, des livrets de chansons obscènes, que des petits enfans des deux sexes achetaient. Outré d'indignation, il en achète un lui-même, et le porte à la Police pour dénoncer co

Nous sommes arrivés, grâce à Dieu, à une époque où les personnes qui tiennent les rênes du pouvoir sont pénétrées d'autres sentimens, et où l'opinion publique ne peut souffrir un tel excès de dépravation.

Le vrai intérêt des gouvernemens bons et équitables sera toujours de commander à un peuple éclairé et moral; c'est d'après l'évidence de ce principe, que le roi de Suède s'exprimait ainsi dans un de ses édits : *Eclairer et instruire ses sujets, est l'un des premiers devoirs du souverain* (*). « L'éducation de la jeunesse, dit Rollin, a toujours été regardée par les plus grands philosophes et par les plus fameux législateurs, comme la source la plus certaine du repos et du bonheur public, non-seulement des familles, mais des Etats mêmes et des Empires ».

désordre. On n'eut aucun égard à ses observations, qui même furent mal accueillies. On a vu beaucoup de gouvernemens immoraux et machiavéliques, mais jamais ils n'ont avoué les ressorts détestables qu'ils mettaient en jeu, et toujours ils ont couvert leur corruption et leur hypocrisie sous le masque de l'ordre, de la morale et de la religion.

(*) *Renouvellement de l'Edit concernant la liberté d'écrire et d'imprimer.* Stockholm, 25 avril 1774.

C'est une vérité qui a été parfaitement sentie par le prince Régent d'Angleterre et par les membres de la famille royale, qui, non-seulement ont souscrit pour de grandes sommes, mais qui se sont déclarés les protecteurs du nouveau Système d'Education, et qui encouragent les hommes et les sociétés qui travaillent à le propager.

L'expérience a heureusement prouvé les résultats moraux de ce Système. On a constaté que sur plusieurs milliers d'enfans élevés depuis douze ans dans les nouvelles Ecoles, pas un seul n'a été cité devant les tribunaux pour cause de délit; tandis qu'à Paris, où le peuple est moins démoralisé que celui de Londres, nous voyons assez fréquemment des enfans de sept à quatorze ans être traduits en justice.

On pourrait citer d'autres exemples, qui prouvent que la moralité du peuple tient à l'instruction qu'on lui donne. Avant l'année 1696, époque où le parlement d'Ecosse porta une loi, par laquelle il fut établi dans chaque paroisse une Ecole, dont le maître reçut un traitement sur les fonds publics, on comptait, dans ce pays, deux cent mille pauvres, qui n'avaient d'autre manière d'exister que celle de mendier de porte en porte, et qui se rendaient coupables de toute espèce de désordres et de crimes; tandis que depuis cette organisation,

on ne trouve pas un pays en Europe, où, proportion gardée de population, il se commette moins de délits. Dans le comté de Westmoreland, où les classes les plus indigentes reçoivent une instruction dans les Ecoles, on n'a pas vu d'exécution pendant l'espace de quarante-quatre ans, excepté celle d'un étranger, qui tua son compagnon de voyage.

Les partisans de l'obscurantisme ont beau prêcher l'ignorance, et chercher à répandre un voile ténébreux sur la France et sur l'Europe entière, ils ne parviendront jamais à étouffer le feu sacré des connaissances, dont la lumière éclaire les gouvernemens les plus sages, les hommes qui, par leurs talens, leurs vertus ou leur influence, forment nécessairement l'opinion, reine du monde. Heureusement il est très-peu de princes, en Europe, qui ne pensent aujourd'hui comme Frédéric, roi de Prusse. Voici comment s'exprimait ce souverain éclairé : « Il s'est trouvé de faux politiques, resserrés dans leurs petites idées, qui, sans approfondir la nature, ont cru qu'il était plus facile de gouverner un peuple ignorant et stupide, qu'une nation éclairée. C'est vraiment puissamment raisonner ; tandis que l'expérience prouve que plus le peuple est abruti, plus il est capricieux et obstiné ; et la difficulté est bien plus grande de vaincre son opiniâtreté, que de persuader des choses à un

peuple assez policé pour entendre raison. Le beau pays, que celui où les talens demeurent éternellement étouffés, et où il n'y aurait qu'un seul homme moins borné que les autres! Un tel Etat, peuplé d'ignorans, ressemblerait au paradis perdu de la Genèse, qui n'était habité que par des bêtes (*) ».

La moralité du peuple et le maintien de l'ordre social ne sont pas les seuls motifs qui réclament une éducation populaire. L'agriculture, les arts mécaniques, les fabriques et tous les genres d'industrie, en retireront des avantages, qui ne contribueront pas moins à l'aisance et à la fortune des particuliers, qu'à la force et à la prospérité de l'Etat. Le perfectionnement des arts dépend, non-seulement des lumières qui éclairent les classes supérieures, et leur donnent la faculté d'inventer, d'ordonner et de diriger, mais aussi de la classe du peuple, qui doit exécuter. Or, la faculté qui exécute ne doit pas être purement machinale, si l'on veut qu'elle produise tous les effets qu'on peut en attendre: Quelle foule de combinaisons ne demande pas la pratique manuelle de l'agriculture! Le propriétaire d'un champ aura beau donner des ordres, et apporter la plus grande surveillance dans ses travaux,

(*) *Discours du Roi de Prusse, cité plus haut.*

quels résultats peut-il espérer d'obtenir, si l'homme qui conduit sa charrue est aussi stupide que les chevaux qui la tirent? En effet, le plus grand obstacle que l'on trouve dans l'exploitation d'une ferme, c'est le défaut de discernement, la gaucherie et l'ignorance crasse des ouvriers, qui ne leur permettent pas d'exécuter avec intelligence l'opération la plus simple, et qui les retiennent obstinément attachés à la routine, aux méthodes et aux pratiques les plus vicieuses. Si l'on se décide, enfin, à donner aux habitans des campagnes une instruction facile et peu dispendieuse; si l'on éclaire leur esprit, si l'on forme leur jugement et leur intelligence, si on leur enseigne ces notions simples et élémentaires, qui seules peuvent les diriger dans l'exécution de leurs travaux, alors l'art le plus utile fera de rapides progrès, et les produits de notre sol doubleront nos richesses et nos jouissances.

L'instruction du peuple n'est pas moins désirable pour le perfectionnement des arts mécaniques : l'ignorance et la maladresse du peuple sont des obstacles qui s'opposent à leurs progrès et à leur développement. On a beau vouloir assimiler les ouvriers à des machines, qui n'ont besoin que d'un seul mouvement déterminé pour produire tel ou tel résultat; cependant quels maux politiques, quels détrimens pour l'industrie ne résulte-t-il pas, lors-

qu'on réduit l'homme à ne posséder qu'une seule faculté active, et à ressembler en cela à cet animal, qui n'a d'autre instinct que celui de se frayer un passage sous la terre que nous foulons !

En supposant même que, pour le succès de quelques fabriques, il suffise que les ouvriers n'aient besoin d'être habitués qu'à une seule action musculaire, pourquoi voudrait-on les priver de toutes les facultés physiques et morales que la main bien-faisante du Père commun a réparties également à tous ses enfans ? Pourquoi voudrait-on faire dépendre leur existence des circonstances commerciales ou politiques, et les exposer ainsi à la plus affreuse misère ? Pourquoi voudrait-on, enfin, les exclure des jouissances que procure l'instruction, l'intelligence, l'activité et le travail ? Quel serait la sûreté de l'Etat, si toutes les classes du peuple étaient réduites à cet état mécanique d'inertie et d'abrutissement ? Mais, au reste, combien n'existe-t-il pas d'arts qui demandent, pour leur complément, l'emploi d'une seule main exercée à une grande multiplicité d'opérations, d'un esprit habitué à réfléchir et à combiner ?

On doit faire attention que cette multitude de subalternes, qui occupent, dans l'Etat politique et social, des places et des emplois qui exigent de savoir bien lire, écrire, calculer, qui demandent

une certaine intelligence et l'habitude du travail, est prise dans les classes inférieures du peuple; mais comme leur éducation a été entièrement négligée, il en résulte qu'on ne trouve pas, ou qu'on trouve difficilement des hommes capables de remplir ces fonctions, desquelles dépend le succès et l'ordre des affaires sociales. N'est-il pas honteux de voir, même dans les administrations publiques, des agents qui à-peine savent lire, et qui sont incapables d'écrire correctement quelques lignes? Combien de maires et de juges de paix qui, dans le fond de nos campagnes, sont encore plus ignorants? Et combien d'exemples n'avons-nous pas que cette ignorance a compromis l'Etat civil et les propriétés des citoyens?

L'on trouverait encore de plus grands désordres, si l'on voulait entrer dans les détails relatifs aux transactions particulières et aux affaires qui ont lieu entre les classes du peuple, ou entre celles-ci et les classes supérieures. Un paysan, ou un ouvrier qui ne sait ni lire, ni écrire, ni calculer, est incapable de mettre de l'ordre dans ses affaires, d'en combiner les effets et les résultats. Il est obligé de se confier au premier venu, qui souvent le trompe, et le rançonne toujours : ainsi il est chaque jour la victime de son ignorance.

D'ailleurs, les individus de la classe du peuple,

ou leurs enfans, animés par ce louable sentiment qui porte l'homme vers une existence plus douce et plus heureuse, ne s'élèvent-ils pas souvent, par leur esprit, leur industrie et leur activité, au-dessus de leur état primitif? Ne les voit-on pas chaque jour se mettre à la tête d'un commerce, d'une fabrique, entrer dans la judicature, devenir propriétaires, littérateurs, savans, prêtres, officiers, évêques ou généraux? De quel droit voudrait-on imposer au génie et au talent une barrière insurmontable, et les exclure des fonctions sociales auxquelles tous les citoyens sont appelés d'après nos mœurs, nos lois et notre constitution? Or, refuser l'instruction, c'est étouffer le génie, et priver la société des talens qui forment son plus bel éclat.

Si nous considérons l'instruction, relativement aux personnes du sexe, nous trouverons qu'elle est peut-être aussi utile parmi les classes inférieures que parmi les premiers ordres de l'Etat.

Les impressions qui frappent le plus vivement, les vérités ou les erreurs qui restent le plus profondément gravées dans l'esprit, sont celles que nous avons reçues dès nos premières années, et par conséquent celles qui nous sont données par les femmes aux soins desquelles est confiée notre enfance. Cette foule de maximes et de préjugés qui corrompent et

énervent l'âme, et qui égarent l'esprit, doivent leur origine à l'éducation négligée que reçoivent les femmes, et au défaut total d'éducation parmi les classes indigentes. On ne trouverait pas, chez le peuple, autant de vices et des manières aussi grossières, si les jeunes filles, qui doivent devenir un jour mères, recevaient une éducation qui formât leurs mœurs et leurs manières, les habituât à l'ordre, à la décence, et donnât à leur esprit quelques règles et quelques moyens de conduite dans leur économie privée. Le sexe étant plus faible, et étant plus délaissé, surtout dans une classe occupée sans cesse à pourvoir à son existence, a besoin d'une protection plus spéciale : il faut lui donner des moyens de suppléer à ce que la nature ou la civilisation lui ont enlevé.

Les femmes du peuple doivent savoir lire, écrire, compter, et exécuter tous les travaux de l'aiguille.

Ces premières connaissances les mettent à même d'apporter de l'ordre dans leur ménage, de soulager leurs maris dans une foule de circonstances, de trouver plus facilement de l'emploi; cette instruction leur donne quelques idées, et les retire de cette crasse ignorance qui les tient dans l'abrutissement et le désordre. La connaissance et l'exercice des ouvrages de couture, les habitue au travail, et les met à même de pourvoir à leurs besoins, à ceux de

leur famille. D'ailleurs, le temps que les filles du peuple passent à l'Ecole, est enlevé à l'oisiveté et à la dissipation, et souvent même au vice.

De sages écrivains ont démontré, depuis longtemps, toute l'importance de l'éducation populaire; des gouvernemens judicieux en ont reconnu la nécessité; mais quelles mesures a-t-on prises jusqu'à ce moment, en France, pour la réaliser et la fonder sur des bases fixes et permanentes? Aucunes. Il est temps qu'une nation qui se pique d'être la plus civilisée du monde, qui s'est illustrée par tant de faits, qui a poussé plus loin qu'aucune autre la culture des sciences, tourne enfin ses regards vers un objet de la plus haute importance, et qui doit produire un état de civilisation plus réel que celui qui naît de la culture de quelques talens frivoles, de quelques arts de luxe ou de fantaisie.

La combinaison et l'application de plusieurs méthodes ingénieuses d'instruction qui viennent d'être faites en Angleterre, les résultats heureux et multipliés qui en ont été obtenus, ne permettent pas d'hésiter sur l'adoption du nouveau Système. La facilité et l'économie qu'il offre dans l'exécution, font disparaître tous les obstacles et tous les prétextes.

Le moment est donc arrivé où tous les hommes zélés pour le bien de leur patrie, où tous les fonctionnaires publics, qui veulent seconder les vues

éclairées et paternelles du Gouvernement , doivent réunir leurs efforts et leurs moyens pour fonder et propager une institution qui doit avoir une si grande influence sur la moralité, le bonheur et la prospérité nationale. C'est dans la vue de rallier toutes les personnes qui désirent de concourir à un but si noble, si patriotique, que nous publions cet écrit. Nous avons pensé qu'une entreprise de ce genre ne pouvait être faite, et étendre ses heureux résultats sur toutes les parties de la France, que par la réunion d'hommes zélés, qui voudront sacrifier annuellement une légère somme à cet acte de bienfaisance.

Les ressources qui se trouvent en tous genres à Paris, offrent de faciles et puissans moyens d'organiser de nouvelles Ecoles dans cette capitale. Paris doit donc commencer cette entreprise, et donner l'exemple. Mais une Société peut aussi contribuer fortement à l'organisation et à l'extension des Ecoles dans toute la France, en fournissant les renseignemens et les moyens d'exécution qui ne sont pas à la portée des personnes qui vivent hors de la capitale.

Il importe donc d'ouvrir, pour cet objet, une souscription, et de former une Société qui s'occupera spécialement d'organiser et de propager ce Système dans toute la France, et même de lui donner le perfectionnement et les applications dont il est susceptible.

Cette Société nommera un comité qui sera chargé de prendre, à cet égard, les mesures qu'il croira convenables, de veiller à l'emploi des fonds, de procurer aux préfets et sous-préfets, aux maires et aux particuliers qui voudraient établir des Ecoles, les renseignemens dont ils auront besoin, les maîtres formés d'après le nouveau Système, les imprimés dont on fera usage pour apprendre à lire, à écrire et à calculer aux enfans, etc.

On se convaincra facilement que les succès d'une pareille entreprise ne peuvent être permanens, et se généraliser sur tous les points de la France, que par le zèle, l'activité et la persévérance d'une Société d'Education, si l'on considère quel a été le sort de plusieurs entreprises ou institutions utiles, établies par des particuliers isolés, ou même par le Gouvernement.

Herbault avait organisé une Ecole qui a attiré, pendant quelque temps, l'attention et les applaudissemens de tout Paris. Le comte de Thelis avait mis en exécution un Plan d'Education nationale, en faveur des pauvres enfans de la campagne « qui, à-peine conçu et proposé (ainsi qu'il s'exprime lui-même), reçut l'accueil le plus favorable de Sa Majesté, de toute la famille royale, de toutes les personnes en place, des ministres étrangers, des mili-

taires les plus distingués et de la plus saine partie du public (*) ».

L'Institution du chevalier Paulet fut également vantée dans toute l'Europe, et admirée par les Français. Louis XVI l'honora, non-seulement de sa protection, mais il accorda au fondateur une somme de trente-deux mille francs, pour la soutenir et l'étendre, et prouva ainsi ses vues paternelles et bienfaisantes pour les classes indigentes. M. Choron a imaginé, dans ces derniers temps, et exécuté avec succès, un Système d'Instruction populaire, qui n'a jamais pu être adopté malgré ses grands avantages. Tant de peines, de sacrifices privés et publics, n'ont laissé aucune trace, et toutes ces Institutions ont disparu.

Il est donc nécessaire, afin que la France puisse recueillir des fruits réels et permanens d'un Système d'Education, dont les immenses avantages sont constatés par l'expérience, que son organisation et sa propagation soient confiées, au nom d'une Société libre et permanente, à des hommes zélés, éclairés, calmes et persévérans. C'est le seul moyen de se mettre à l'abri de l'inconstance ministérielle, et plus

(*) *Plan d'Education nationale, en faveur des pauvres enfans de la campagne, par le Comte de Thélis. 1779, pag. 8.*

encore de cette légèreté et de cette fugacité d'esprit qui n'est que trop commune parmi nous. Ce que nous proposons n'est pas une affaire de mode, une nouveauté bonne pour nous distraire pendant quelques semaines, c'est une Institution qui doit jeter de profondes et solides racines, et influencer sur le bonheur privé et public, but unique de toute association politique.

CHAPITRE V,

SERVANT DE SUPPLÉMENT.

Détails sur les Ecoles primaires de Hollande.

LES quatre Chapitres que l'on vient de lire étaient livrés à la censure et à l'impression, lorsqu'il m'est tombé entre les mains l'intéressant et curieux rapport fait par M. Cuvier, sur les Ecoles primaires de Hollande (*). Les détails et les faits qu'il contient ont une si grande analogie avec le sujet que j'ai traité; ils viennent si fortement à l'appui des prin-

(*) *Rapport sur les Etablissements d'Instruction publique en Hollande, et sur les moyens de les réunir à l'Université impériale*, in-4^o. 1812.

cipes que j'ai énoncés dans le cours de cet ouvrage, et ils me paraissent si propres à nous guider dans l'organisation qui aura lieu en France, que j'ai cru devoir en extraire la partie qui concerne les Ecoles primaires; d'autant que ce rapport n'ayant été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, ne se trouve ni dans le commerce, ni dans les bibliothèques publiques.

On y verra que plusieurs méthodes usitées dans les Ecoles de Hollande, depuis plus de trente ans, ont été adoptées dans celles de Lancaster. Les Hollandais ont sagement imité toutes les bonnes pratiques qui existaient, ou qui avaient existé avant l'époque où ils fondèrent leurs Ecoles primaires. Mais si le *Système de l'Instruction primaire en Hollande est admirable, et au-dessus de tout éloge, et s'il a obtenu des succès si heureux*, ainsi que s'exprime le savant auteur du rapport, la nouvelle méthode présente cependant des avantages bien plus grands, et des résultats bien plus heureux, et est digne par conséquent d'attirer l'attention et d'exciter le zèle de tout bon Français.

On remarquera, en outre, que la belle organisation qui a eu lieu en Hollande, a pris son origine, et est parvenu à son degré de perfection, par le seul secours de quelques hommes pénétrés de l'amour

de leur patrie. Il est à croire que ce bel exemple excitera parmi nous cet esprit public qui produit toujours de grands résultats moraux et politiques.

Nous ajouterons au texte quelques notes, désignées par la lettre *L*, afin de faire remarquer plus particulièrement les rapports et les dissimilitudes des méthodes hollandaises avec celles du nouveau Système. Voici comment s'énonce l'auteur du rapport :

« Nous aurions peine à rendre l'effet qu'a produit sur nous la première Ecole primaire où nous sommes entré en Hollande. C'était précisément une de celles que la charité publique entretient pour les enfans des familles les plus indigentes, pour ceux qui, en tant d'autres pays, seraient réduits à traîner leur misère sur les grands chemins, pour y faire le métier de mendiants, en attendant qu'ils aient la force de faire celui de voleurs. Deux salles vastes, claires, bien aérées, y contenaient trois cents de ces enfans, tous proprement tenus, se plaçant tous sans désordre, sans bruit, sans impolitesse, faisant, à des signes convenus, tout ce qui leur était commandé, sans que le maître eût besoin de dire une parole (*). Non-seulement ils ap-

(*) Le nombre des enfans, dans les Ecoles primaires de Hollande, n'excède jamais celui de trois cents. Elles sont

preument , par des méthodes sûres et promptes , à lire couramment , à écrire d'une belle main et avec une entière correction ; à faire de tête et par écrit tous les calculs nécessaires dans la vie commune ; enfin à rendre nettement leurs pensées dans de petits écrits ; mais les livres qu'on leur donne , les morceaux qu'on leur fait copier , sont si bien gradués , ils se succèdent dans un ordre si bien calculé , les préceptes et les exemples y sont mêlés avec tant d'art , que ces enfans se pénètrent en même-temps des vérités de la religion , des préceptes de la morale , et de toutes les connaissances qui peuvent leur être utiles , ou les consoler dans leur malheureuse condition. On s'assure , par des questions fréquentes , et en les excitant même à proposer leurs difficultés , que rien de ce qu'on leur fait lire n'est perdu pour leur intelligence. Enfin des prières ou des hymnes chantées en commun , composées exprès pour eux , et respirant toutes le sentiment du devoir , ou celui de la reconnaissance , donnent du charme à cette instruction , en même-temps qu'elles lui impriment un caractère religieux et tendre , propre à en faire du-

donc , sous ce rapport , bien inférieures à celles de la nouvelle méthode , où cependant l'ordre et le silence règnent également. (L.)

rer les effets. Un maître, et deux aides qu'on prendrait eux-mêmes pour des écoliers, gouvernent ce grand nombre d'enfants, sans cris, sans invectives, sans aucune punition corporelle, mais en les intéressant toujours, et en les tenant sans cesse en haleine (*).

» La première vue de cette Ecole nous avait causé une surprise agréable ; lorsque nous fûmes entré dans tous ses détails, nous ne pûmes nous défendre d'une véritable émotion, en songeant à ce que ces enfants, abandonnés à eux-mêmes, seraient devenus, et à ce qu'ils étaient ; mais, nous disions-nous, c'est peut-être ici un exemple unique, le produit des efforts d'une ville riche, ou du zèle de quelques citoyens d'une générosité extraordinaire.

» On nous prévint qu'à mesure que nous parcourrions le pays, nous reviendrions de cette erreur ; et, en effet, nous avons trouvé partout les Ecoles primaires sur le même pied, si l'on excepte celles où de trop vieux maîtres n'ont pu encore se dégager de leurs anciennes routines. Ce n'est pas même dans les villes qu'elles sont les meilleures ; et jusque

(*) L'organisation des Ecoles de Hollande nécessite un maître et deux aides pour deux à trois cents enfants. Un seul maître suffit pour mille élèves, dans celles de la nouvelle méthode. (L.)

sur les frontières du pays de Groningue, et à plusieurs lieues de la grande route, nous avons trouvé, dans les villages, des Ecoles primaires aussi nombreuses et encore mieux composées et mieux tenues que celles des plus grandes villes, parce que dans les villes, les enfans des riches sont instruits chez eux, tandis que dans les villages ils vont à l'Ecole comme les autres; mais partout nous avons observé la même gaieté, la même décence, la même propreté dans les élèves et dans les maîtres; partout la même instruction.

» Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'on est parvenu à ces grands résultats en peu d'années, par des moyens simples, sans contrainte, sans exiger des maîtres aucun sacrifice, sans les lier autrement que par leurs obligations naturelles de citoyens et de fonctionnaires publics. Un récit abrégé de cette importante opération appartient essentiellement à notre sujet.

» Il y a trente ans, les petites Ecoles hollandaises ressemblaient à celles de tous les pays. Des maîtres, presque aussi ignorans que ceux qu'ils devaient instruire, réussissaient à-peine, en quelques années, à donner à un petit nombre d'élèves de faibles connaissances dans la lecture et dans l'écriture. Ces Ecoles n'avaient aucuns surveillans généraux; la plupart étaient nées de spéculations privées; les

diverses communions religieuses entretenaient bien des Ecoles pour leurs pauvres, sous la surveillance des diacres; mais ces Ecoles étaient exclusivement réservées aux enfans de la paroisse; ceux dont les parens n'étaient pas inscrits dans quelque église, n'avaient point de ressources; les catholiques ne possédaient même aucune de ces Ecoles, quoique leurs églises soient si nombreuses dans le pays; les diacres des églises réformées changeant, suivant un certain ordre, leur surveillance n'avait pas de principes fixes; de tous ces inconvéniens résultait qu'une grande partie de la jeunesse croupissait dans l'ignorance et les mauvaises mœurs (*).

» Les premières améliorations, et le modèle d'après lequel on les a étendues, furent le produit des efforts d'une société de bienfaisance, dite *la Société du Bien public* (*de Maatschappij tot nut van't algemeen*), qui dut elle-même sa formation au zèle d'un individu pieux et humain

» Depuis long-temps les succès des associations

(*) L'ignorance des maîtres, et les abus qui règnent dans les Ecoles de France, sont encore bien plus frappans qu'ils ne l'étaient en Hollande. Les enfans vont pendant cinq à six ans à l'Ecole, d'où ils sortent presque toujours sans savoir lire et écrire passablement, et sans être pénétrés d'aucun sentiment de morale, de religion ou de décence. (L.)

nombreuses formées dans les Provinces-Unies, pour le commerce et pour les sciences, avaient engagé quelques personnes à employer ce puissant moyen pour répandre parmi le peuple des idées morales et religieuses; et il existe encore plusieurs de ces sociétés charitables, qui n'ont pas laissé ralentir leur activité par les événemens dont ce pays a été le théâtre (*).

» Jean *Nieuven-Huysen*, ministre mennonite à Monikendam, dans la Nord-Hollande, qui en avait suivi les travaux avec intérêt, s'aperçut qu'elles ne produisaient pas tout l'effet qu'on en pouvait attendre, parce que les ouvrages qu'elles publiaient

(*) Le grand bien et les résultats heureux qu'ont produits en Hollande, en Angleterre, et même en Allemagne, les sociétés libres, non-seulement sous le rapport des sciences et des arts, mais aussi sous celui du bien public et de la bienfaisance, prouvent l'importance de ces associations. La *Société philanthropique*, et celle d'*Encouragement pour l'Industrie nationale*, établies à Paris, sont une nouvelle preuve de cette vérité. L'expérience prouve que ces Sociétés produisent souvent plus de bien, avec des fonds médiocres, que les gouvernemens n'en peuvent faire en dépensant des sommes considérables. La *Société du Bien public* avait organisé, en Hollande, quatre mille quatre cent cinquante-une Ecoles primaires, à l'époque de la réunion de ce pays à la France. (L.)

étaient trop étendus, trop savans, trop chers pour être achetés par ceux à qui on les destinait, et parce qu'il n'existait point de liaison assez intime entre elles et la portion du peuple à qui leurs secours étaient le plus nécessaires.

» Ayant conçu un plan plus simple et une marche plus directe, il commença, vers 1784, à s'associer quelques amis; ceux-ci en attirèrent d'autres; l'utilité de la chose, une fois connue, multiplia le nombre des membres, au point que, dès 1785, on fut obligé de diviser l'association suivant les cantons où elle avait trouvé le plus de souscripteurs. L'on donna à ces divisions le nom de *départemens*; chacune d'elles eut son administration distincte, et le nombre en augmenta à mesure que la Société s'étendit. Enfin, les avantages de l'Institution frappèrent tellement tous les hommes charitables; les divers gouvernemens qui se sont succédés en Hollande partagèrent si bien la persuasion du public, qu'elle a joui d'une prospérité toujours croissante, que ces départemens s'étendent maintenant jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et que l'on y comptait, en 1809, plus de sept mille membres (*).

(*) Voyez les Mémoires de cette société : *Gedenkschriften der Maatschappij tot nut van't algemeen*, etc. Amsterdam, 1809, in-8°.

» Les premiers fonds de cette Société furent employés à encourager, par des prix, la composition des petits ouvrages où l'on traitait d'une façon populaire les vérités les plus importantes de la religion et de la morale (*). Petit-à-petit, on en fit faire et on en publia sur tout ce qu'il est important au peuple de savoir relativement à l'économie domestique et rurale, à la physique et à l'hygiène. On en donna même de relatifs aux diverses professions en particulier, et l'on ne négligea ni la propagation de la vaccine, ni l'instruction des sages-femmes. L'effet de ces ouvrages, tous simples, courts et peu coûteux, se marqua promptement. Nous n'en citerons qu'une preuve : il y avait en Hollande, comme ailleurs, un soi-disant *Almanach du Berger*, rempli de prescriptions puériles, tirées de l'astrologie ; et, comme ailleurs aussi, les paysans n'en voulaient pas d'autre. La Société dont nous parlons

(*) Un des premiers soins de la Société qui s'établit à Paris pour la propagation de la nouvelle méthode, doit être de provoquer la publication des petits livres composés pour l'instruction du peuple. On en trouve quelques-uns, parmi ceux qui ont été faits en Hollande, dont la traduction nous serait utile. Je pourrai m'occuper moi-même de quelque publication relative à la morale qui doit être enseignée au peuple. (L.)

fit rédiger un calendrier où ces inepties étaient remplacées par quelques observations utiles pour l'agriculture, ou pour la conservation de la santé ; et son succès fut tel, qu'au bout de deux ou trois ans l'éditeur de l'*Almanach du Berger* fut obligé de renoncer à son entreprise.

» Cependant l'éducation fut toujours le principal objet des études et des opérations de la *Société du Bien public*, et l'histoire de ses travaux à cet égard peut se diviser en trois branches bien distinctes : 1.^o Les recherches qu'elle a excitées tant sur l'éducation physique des enfans, que sur les meilleures méthodes d'instruction et d'éducation morale ; 2.^o les livres élémentaires qu'elle a fait composer pour aider à mettre ces méthodes en pratique ; 3.^o enfin les Ecoles qu'elle a fondées, non dans l'intention de les conserver toujours, encore moins pour attirer à elles l'instruction primaire, mais pour offrir temporairement, aux Ecoles ordinaires, des modèles d'après lesquels elles pussent se perfectionner.

» Outre ces Ecoles, qui ne sont destinées qu'aux enfans que les membres de la Société y placent, quelques-uns de ses départemens en ont établi d'absolument gratuites pour les pauvres (*). Le plus

(*) La Société de Paris adoptera sans doute le même principe : il est juste que les enfans présentés par les

grand nombre en est même venu jusqu'à former de petites bibliothèques, dans la vue de donner aux ouvriers et ouvrières déjà sortis des Ecoles, des moyens de s'entretenir, par des lectures intéressantes, dans les idées de morale et de religion qu'ils y ont puisées.

» Diverses villes, excitées par l'exemple ou par les représentations des départemens de la Société établie dans leur sein, s'occupèrent d'améliorer leurs Ecoles ou d'en fonder de nouvelles. C'est ainsi que les magistrats d'Amsterdam prirent, en 1797, les avis des deux départemens de cette ville, pour ériger leurs belles Ecoles, destinées aux enfans des pauvres qui n'étaient inscrits sur les registres d'aucune église, Ecole où l'on compte aujourd'hui plus de quatre mille enfans des deux sexes (*).

» Mais en 1801, en 1803 et en 1806, le Gouvernement général donna lui-même à la Société des témoignages de son estime, et se conforma aux avis de plusieurs de ses membres, dans les mesures qu'il prit, à ces trois époques, pour la réforme et pour

souscripteurs aient la préférence sur les autres. Le surplus des fonds pourra être destiné à l'instruction des plus indigens. (L.)

(*) Amsterdam avait eu, dès 1746, deux Ecoles de pauvres; il y en a maintenant onze.

l'organisation générale de l'instruction primaire.

» La loi du 3 avril 1806, et les réglemens qui la développent, sont aujourd'hui la règle de tout ce qui concerne les Ecoles primaires.

» Le nombre des Ecoles et des élèves est déjà extrêmement remarquable. Ce qui restait de la Hollande, au moment de la réunion, comptait quatre mille quatre cent cinquante-une Ecoles primaires de toutes les classes, et plus de cent quatre-vingt-dix mille élèves, pour une population d'un million neuf cent mille âmes; ce qui fait le dixième du nombre des habitans, et prouve que la plus grande partie des enfans en âge d'aller à l'Ecole y vont réellement : aussi plusieurs préfets, notamment celui de Groningue, qui est du pays même, nous ont-ils assuré qu'on ne trouverait pas aujourd'hui, dans leur département, un seul jeune garçon qui ne sût lire et écrire.

» Or, quoique l'on ait eu de tout temps, en Hollande, un grand soin d'envoyer les enfans à l'Ecole, l'on n'en était pas encore venu, à beaucoup près, à ce point, il y a quelques années; et les nombres que nous venons d'indiquer sont notablement plus considérables que ceux qui existaient avant les nouvelles lois; ce qui tient, d'une part, à la plus grande confiance inspirée aux parens, aux facilités plus multipliées qui leur ont été offertes; et de l'autre,

à la faveur que les Ecoles ont trouvée près des autorités publiques, qui ont amélioré les édifices et augmenté les traitemens fixes des maîtres, afin d'en obtenir toujours de plus capables.

» L'enseignement formel et réglé des *Ecoles populaires* (*) consiste dans la lecture, la calligraphie, l'orthographe, le calcul de tête et par écrit, quelques élémens de dessin géométrique et de géographie, et la pratique du chant d'église. Mais les livres dans lesquels on fait lire les enfans, les matières qu'on leur dicte, les exemples qu'on leur fait copier, les hymnes et cantiques qu'on leur donne à chanter, sont composés de manière qu'ils ap-

(*) Les Hollandais, ainsi que les Anglais, ont rejeté avec raison la dénomination d'Ecoles des Pauvres, d'Ecoles de Charité. On les désignait en Angleterre, avant l'introduction de la nouvelle méthode, sous le nom de *Sunday Schools*, ou Ecoles du Dimanche; aujourd'hui c'est sous celui de *british Schools*, Ecoles anglaises. Nous avons cru devoir les caractériser sous le nom d'Ecoles primaires, acception généralement reçue, ou sous celui d'Ecoles du nouveau Système, qui désignent bien la chose l'un et l'autre, et qui n'ont rien d'humiliant pour les classes indigentes et pour les familles infortunées. Les mots de charité et de pauvreté présentent une idée pénible dans l'esprit de celui qui en est l'objet ou la victime. Faisons le bien sans dégrader ceux qui le reçoivent. (L.)

prennent, et se pénètrent en même-temps, presque sans s'en apercevoir, d'une infinité d'autres choses utiles.

» La composition, le choix, la graduation des livres fait donc la première base de tout le Système. Il en existe un nombre étonnant, chacun ayant eu la liberté de proposer les siens : mais M. Van-den-Ende a rédigé, par ordre du ministre de l'intérieur, un catalogue des meilleurs, qu'il a distribués d'après l'ordre des matières et d'après les époques où ils doivent se succéder dans les classes (*).

» Ceux qui doivent venir les premiers sont accompagnés d'images propres à frapper les yeux des enfans, à leur donner quelques connaissances des objets extérieurs, et à lier dans leur mémoire les mots aux idées qu'ils représentent. Il en vient ensuite qui contiennent de petites histoires courtes et morales, propres à les intéresser. On passe à d'autres qui traitent de ce que la nature offre de plus curieux et de plus utile aux hommes; des procédés des arts les plus nécessaires à connaître, et où l'on fait toujours intervenir, sans affectation, des réflexions utiles sur la Providence et sur les

(*) *Algemeene boekenlyst ten dienste der lagere scholen in Holland.* Leyden, 1810, in-8°.

devoirs des hommes envers leurs semblables. L'histoire sainte, l'histoire profane, l'histoire du pays, traitées de manière à être saisies par des enfans, sont l'objet d'autres petits ouvrages. Il y en a quelques-uns où on leur explique les principales lois civiles et criminelles. Les exemples que l'on dicte ou que l'on fait copier, présentent toujours quelques sentences ou vérités morales à la portée de cet âge (1). En leur montrant à dessiner, ou plutôt à tracer des lignes régulières, on leur apprend à mesurer à l'œil les longueurs et les angles; les exemples d'arithmétique ont en même-temps pour objet de leur faire connaître les rapports des mesures et des monnaies. Leurs chants ne respirent que la reconnaissance qu'ils doivent à l'Auteur de la nature, la bienveillance qui doit les attacher à leurs parens, à leurs maîtres, à leurs compatriotes, et le bonheur qui résultera pour eux de ces sentimens affectueux (2).

(1) On a un recueil de phrases et de petits morceaux à donner à copier : *Opstellen tot voorschriften om na te schryven ten dienste der scholen in het kon : Holland.* Amsterdam, 1809.

(2) L'expérience acquise en Hollande prouve qu'il est facile de donner aux enfans, pendant l'espace de trois ou quatre ans qu'ils assistent à l'Ecole, une foule de con-

» D'où il suit que, sans y mettre une minute de plus, et tout en ne croyant apprendre qu'à lire, à écrire et à compter, ils gravent dans leur mémoire ce que les enfans des Ecoles ordinaires ou ne savent jamais, ou n'apprennent qu'avec peine, quand leur profession leur permet de lire après être sortis de l'Ecole, et qu'ils pénètrent leur âme de sentimens nobles et doux, que le monde n'affaiblira sans doute que trop tôt, mais dont il ne pourra jamais entièrement effacer l'empreinte.

» On a presque autant écrit pour les maîtres que pour les jeunes gens; les méthodes qu'ils doivent suivre, et jusqu'aux questions qu'ils peuvent faire à leurs élèves sur chaque sujet, leur sont indiquées dans des ouvrages particuliers (*).

» Le moyen imaginé pour instruire dans la re-

naissances qui leur seront utiles dans tout le cours de leur vie, soit relativement à leur conduite morale, religieuse et civile, soit dans l'exercice des arts auxquels ils sont destinés par leur naissance. Une demi-heure consacrée au dessin, chaque jour, et autant pour la musique, apporterait dans leur instruction de la variété et du plaisir, et servirait à former le caractère et l'intelligence du peuple. (L.)

(*) *Voyez surtout Handboek voor de onderwysers op de openbare lagere scholen binnen het bataafsche gezinnest.* Amsterdam, 1803, 2 vol. in-8°.

ligion les jeunes gens de toutes les croyances, sans les exposer à des controverses dangereuses, est ce qu'il pouvait y avoir de plus ingénieux, et en même temps de plus respectable. Les dogmes particuliers à chaque communion chrétienne se traitent le dimanche, pour chacun, dans son église et par ses ministres. L'histoire du Nouveau-Testament, la vie et la doctrine de Jésus-Christ, et les dogmes dont tous les chrétiens conviennent, s'expliquent dans l'Ecole le samedi, jour où il n'y vient point de juifs, à cause du sabbat; mais les vérités communes à toutes les religions ressortent partout, se lient, s'entrelacent intimement à toutes les branches de l'enseignement; et c'est, pour ainsi dire, à elles que tout le reste se rapporte (*).

» La distribution du temps est généralement de deux heures le matin, de deux heures l'après-midi, pour les écoliers ordinaires; et de deux heures le soir, pour les jeunes gens qui ont déjà quitté l'Ecole

(*) Comme il y a à Paris un grand nombre d'enfants qui appartiennent à des parens luthériens, calvinistes, etc., il convient d'adopter, dans cette capitale, le principe sagement établi dans les Ecoles anglaises et hollandaises : c'est le seul moyen de ne pas priver des bienfaits de l'Edu- cation un certain nombre d'individus, que l'on expose- rait à devenir des malfaiteurs, tandis qu'il est si facile d'en faire des hommes probes et de bons citoyens. (L.)

et embrassé une occupation lucrative, mais qui sont bien aises de se maintenir et de se fortifier dans ce qu'ils ont appris. Cette Ecole du soir est une institution de la plus grande utilité, qui non-seulement confirme tout le bien de l'autre, mais qui soustrait encore la jeunesse à une infinité de désordres et d'occasions de corruption.

» Les écoliers eux-mêmes sont généralement divisés en trois ordres ou classes, selon qu'ils n'apprennent que la lecture, ou qu'ils y joignent l'écriture, ou qu'ils sont aussi instruits dans le calcul(*).

» Il nous reste à voir comment l'on enseigne à tant d'enfans à-la-fois le matériel de la lecture et de l'écriture, chose si difficile, que l'on conçoit à-peine, dans l'âge avancé, comment l'on a pu y parvenir dans son enfance.

» On place les plus petits élèves sur plusieurs bancs les uns derrière les autres, et vis-à-vis d'une planche noire. Le maître a ses lettres sur de petites tablettes, qu'il attache successivement à la planche, au moyen de coulisses ou de tel autre mécanisme : celui qui frappe et qui amuse le plus les enfans, est

(*) La division des classes établies dans la nouvelle méthode, offre des avantages inappréciables qui ne se trouvent pas dans celle des Hollandais. (L.)

le meilleur. Il leur fait successivement remarquer la forme de chaque lettre et leur en apprend le son, en commençant par les voyelles ordinaires; allant ensuite aux sons simples indiqués dans l'usage par deux voyelles, mais que l'on considère comme si c'étaient des voyelles simples, et passant aux articulations ou consonnes, simples ou composées, que l'on désigne aussi par leur son, en y ajoutant seulement un *e* muet. Quarante ou cinquante enfans voient à-la-fois; ils nomment aussi tous à-la-fois les lettres, et bientôt après les syllabes, que le maître fait paraître : de cette manière, ceux qui ne savent pas apprennent, sans avoir l'ennui d'un enseignement personnel, et sans s'exposer à être grondés. On finit par leur faire lire ainsi en chœur des mots entiers; et c'est alors seulement qu'on leur fait prendre des livres pour lire l'un après l'autre : dans cet exercice même on a soin de les faire lire comme au hasard, pour que tous suivent des yeux ce qu'un seul lit (*).

(*) Il est inutile de faire remarquer que la manière dont on apprend à lire aux élèves, dans les Ecoles hollandaises, a un grand rapport avec celle de Lancaster. Il en est de même pour l'écriture, avec cette grande différence que, dans la nouvelle méthode, la lecture et

» L'écriture suit à-peu-près la même marche : quarante ou cinquante enfans, armés de petites planches d'ardoises et de crayons de talc, suivent des yeux ce que le maître trace sur la grande planche. On leur montre d'abord les traits simples, et on les conduit par degrés à former leurs lettres. Quand ils en savent les traits bien par cœur, on leur fait écrire des syllabes, et enfin des mots, d'abord d'après le modèle, et ensuite sous la dictée. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance de l'orthographe, on les exerce à corriger de bouche des phrases écrites exprès avec des fautes sur la planche. On finit par leur faire des questions dont ils sont obligés d'écrire les réponses, et on les mène ainsi jusqu'à composer des lettres ou toute autre espèce de petits écrits, tels que le peuple peut avoir besoin de les faire.

» Nous avons dit qu'en même-temps qu'ils apprennent à lire et à écrire, le choix de leurs lectures leur donne une infinité d'idées utiles. On a soin d'imprimer ces idées dans leur cerveau par des questions répétées et variées avec art. D'autres

l'écriture s'enseignent simultanément, et que par conséquent les enfans éprouvent moins de difficultés, et apprennent plus promptement. (L.)

questions ont pour objet de leur apprendre la propriété des termes, de leur faire distinguer les synonymes apparens et les homonymes. Sur aucune de ces choses le maître n'est abandonné à sa propre imagination, et des livres nombreux lui fournissent toutes les questions possibles (*).

» On ne saurait croire combien la substitution des planchettes d'ardoise au papier, pendant tout le premier âge, met, dans l'Ecole, d'ordre, de promptitude et de propreté.

» Ce n'est qu'au moment où l'on veut former tout-à-fait la main des enfans à la calligraphie, qu'on leur donne du papier, et qu'on les met dans la partie de la classe où il y a des bureaux.

(*) Il serait d'une grande importance de composer, dans notre langue, des ouvrages qui serviraient à guider les maîtres dans les questions qu'il est nécessaire de faire aux enfans, afin de développer l'esprit de ceux-ci, de guider leur jugement, de leur donner une instruction solide, raisonnée, et de fixer leur attention. Si l'on emploie ce moyen, les jeunes gens qui sortent d'une Ecole primaire se trouveront en état de donner une instruction parfaite aux élèves confiés à leurs soins : si on la néglige, des hommes faits seront trop souvent incapables de suivre la marche éclairée et méthodique qui seule peut conduire à des résultats prompts et heureux. (L.)

» Pour la géographie, on commence par le plan de leur propre ville, tracé en grand sur la muraille, et on leur fait distinguer les points cardinaux et la direction des rues; on leur montre ensuite la carte de leur canton, celle de leur province, et l'on va, par degrés, jusqu'à la mappemonde. Toutes ces cartes sont grandes, et l'on y a marqué très-peu de lieux, afin de ne pas embrouiller leurs premières idées; ce n'est qu'à la fin que l'on prend les cartes ordinaires : une idée sommaire de la sphère termine la géographie, au-lieu de la commencer, comme dans presque tous nos livres.

» Ce qui étonne le plus, c'est le calme et la rapidité avec lesquels tout cela s'exécute. Le maître n'a presque besoin de parler que pour ses questions : les élèves ont eux-mêmes des signes pour chacune des choses qu'ils peuvent demander. Quand une question est faite, tous ceux qui croient pouvoir répondre lèvent un doigt, et le maître choisit : en un mot, on n'entend que les paroles rigoureusement nécessaires à la leçon.

» Cette tranquillité et cette décence dans les manières sont un des principaux objets de l'éducation. Tous les enfans sont obligés d'avoir le visage et les mains lavés pour se présenter. En arrivant, les plus petits savent se glisser à leur place sans dire

un mot. Dans les Ecoles de pauvres, où on les fournit de livres et de papier, le premier de chaque banc doit, à la fin de la classe, rassembler tout ce qui a servi à ceux de son banc : dans les Ecoles ordinaires, chaque enfant a une petite case pour servir ce qui lui appartient, et on sait lui faire mettre de l'amour-propre à tenir en ordre tout ce qu'il a ; il n'est pas jusqu'aux clous des chapeaux qui ne soient rangés avec la précision hollandaise.

» Ces détails peuvent paraître puérils ; mais il n'en est aucun qui ne puisse influer sur l'habitude de la vie entière. Loin donc de les mépriser, ou de les négliger, nous aurions voulu en étudier encore plus profondément toutes les circonstances, bien persuadé qu'il en est une foule qu'il faudrait répandre dans toutes les Ecoles de l'empire, et qui finiraient par avoir les effets les plus marqués sur les mœurs des classes inférieures.

» L'attention d'un si grand nombre d'enfants se soutient par deux moyens principaux. Le premier consiste dans le choix de ce qu'on leur dit, qui les intéresse toujours ; car, dans les commencemens, l'on joue avec eux ; et quand une fois ils peuvent lire, au-lieu de ne leur donner, comme chez nous, qu'un seul livre qu'ils n'entendent souvent pas, on leur en fait successivement passer plusieurs

sous les yeux, qui offrent toujours des choses nouvelles et proportionnées à leur âge. Le second moyen est une émulation douce, que l'on a soin de modérer, pour qu'elle ne dégénère pas en rivalité. Le premier de chaque banc marque sur une liste les bonnes ou mauvaises réponses de chacun, et tous les genres de fautes : on affiche chaque jour ce tableau; on en fait un résumé chaque semaine : le nom du meilleur écolier de chaque classe est affiché honorablement. Il y a une autre place pour le nom du plus mauvais. Quand la commission de la ville ou le surveillant du canton arrive, ils donnent aux meilleurs des certificats qu'ils peuvent montrer à leurs parens. On fait aussi chaque année des examens où l'on donne quelques prix. Un emploi sage de ces petits moyens a permis de bannir entièrement les punitions corporelles.

» Une chose cependant a choqué nos habitudes dans les Ecoles hollandaises; c'est que l'on y reçoit les filles aussi-bien que les garçons. L'on nous a réitéré partout l'assertion que l'on n'y avait jamais remarqué d'inconvénient; et comme cet usage s'observe, non-seulement dans les Ecoles des pauvres, mais aussi dans toutes les Ecoles bourgeoises, où les parens payent des rétributions assez fortes, et seraient maîtres de disposer autrement de leurs en-

fans, nous avons bien été obligés d'ajouter foi à ce témoignage (*).

» Les enfans qui sortent de ces Ecoles sont très-recherchés, soit pour le service domestique, soit par toutes sortes d'ouvriers, pour en faire des apprentis; ce qui prouve que l'on se fait, dans le public, une haute idée de leur éducation.

» Il y a proportionnellement plus de catholiques que d'autres enfans, parce que les pauvres de cette communion n'ont pas d'autres secours. Les juifs commencent aussi à les fréquenter, ce qui influe d'une manière notable sur le perfectionnement moral de cette malheureuse secte.

» Il ne nous reste plus, pour terminer l'histoire de l'instruction primaire, qu'à expliquer comment des Ecoles si nombreuses peuvent se fournir de maîtres suffisamment capables; et c'est ici surtout

(*) J'ai vu pareillement des Ecoles en Hollande et en Allemagne, où les filles étaient admises dans la même salle avec les garçons, sans qu'il en résultât aucun inconvénient; mais il faut pour cela que l'ordre et la surveillance soient exacts, ainsi que cela a lieu dans les nouvelles Ecoles. Cette réunion offrirait un grand avantage dans les villages et dans les petites villes, où l'on pourrait instruire tous les enfans à moitié frais. (L.)

que le système établi se montre dans toute sa fécondité.

» On n'a eu besoin ni de classes normales, ni de séminaires pour les maîtres d'écoles, ni d'aucun des moyens dispendieux ou compliqués imaginés en d'autres pays. C'est dans les Ecoles primaires elles-mêmes que se forment les maîtres d'Ecoles primaires, et sans exiger aucuns frais particuliers.

» La *Société du Bien public* a encore le mérite d'avoir imaginé ce moyen simple et efficace; elle accorda à ses meilleurs élèves des places gratuites, et leur permit de rester dans ses Ecoles deux ou trois années de plus que les autres, à condition de se livrer à l'enseignement. Comme l'état de maître d'Ecole est devenu, par degrés, plus honorable et plus lucratif, à mesure que les Ecoles se sont perfectionnées, le nombre des concurrens a augmenté dans la même proportion. Ces deux ou trois ans de plus d'études s'emploient à approfondir les principes des connaissances; ensuite les jeunes gens deviennent aides de leurs maîtres et montrent aux plus petits enfans; ils passent à la fonction de sous-maîtres; et comme les surveillans de cantons sont constamment témoins de leur zèle et de leurs succès, ils les recommandent selon leur mérite, pour les places de maîtres qui viennent à vaquer, et les

(94)

y suivent encore pour les avancer, s'ils en sont dignes, à des places meilleures. Lorsqu'il n'y a point d'autre mode de nomination, l'on établit des concours; et alors leur mérite même les recommande. La carrière est si sûre, qu'il y en a, comme nous l'avons dit, qui payent pour commencer leur métier sous de bons maîtres.

» C'est en 1800 qu'on a employé cette marche, pour la première fois, dans les Ecoles de pauvres d'Amsterdam, et l'on en a déjà obtenu un premier maître, huit premiers sous-maîtres, et tous les adjoints actuellement en fonctions. Plusieurs instituteurs en sont sortis pour être placés dans d'autres villes ou villages.

FIN.